N° 208 1er Janvier 1937

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Consécration du genre humain à Marie, mère de tous les hommes

La gravité des événements actuels, en particulier de ceux qui viennent d'arriver en Espagne, montrent que les âmes croyantes doivent de plus en plus recourir à Dieu par les grands médiateurs, qu'il nous a donnés à cause de notre faiblesse.

Ces événements et leur atrocité montrent d'une façon singulièrement frappante ce à quoi aboutissent les hommes lorsqu'ils veulent absolument *se passer de Dieu*, lorsqu'ils veulent organiser leur vie sans Lui, loin de Lui, contre Lui. Lorsque, au lieu de croire en Dieu, d'espérer en Lui, de l'aimer par-dessus tout et d'aimer le prochain en Lui, nous voulons croire à l'humanité, espérer en elle, l'aimer d'une façon exclusivement terrestre, elle ne tarde pas à se montrer à nous avec ses tares profondes, avec ses plaies toujours ouvertes : l'orgueil de la vie, la concupiscence de la chair, celle des yeux, et tou-

tes les brutalités qui s'ensuivent. Lorsque, au lieu de mettre sa fin dernière *en Dieu, qui peut être simultanément possédé par tous*, comme nous pouvons tous posséder, sans nous nuire, la même vérité et la même vertu, on met sa fin dernière dans les biens terrestres, on ne tarde pas à s'apercevoir qu'*ils nous divisent profondément*, car la même maison et la même terre ne peuvent appartenir simultanément et intégralement à plusieurs. Plus la vie se matérialise, plus les appétits inférieurs sont excités, sans aucune subordination à un amour supérieur, plus les conflits entre les individus, les classes et les peuples s'exaspèrent ; finalement la terre deviendrait un véritable enfer.

Le Seigneur montre ainsi aux hommes ce qu'ils peuvent faire sans lui. C'est un singulier commentaire de ces paroles du Sauveur : « *Sans moi, vous ne pouvez rien faire* » (Jean, xv, 5). « *Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi disperse* » (Matth., xii, 30). « *Cherchez le royaume de Dieu et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît* » (Matth., vi, 33). Le Psalmiste disait de même : « *Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. Si Dieu ne garde pas la cité, en vain la sentinelle veille à ses portes* » (Ps. cxxvi, 1).

*
* *

Le péril le plus grave de l'heure actuelle est dans le communisme international, d'origine matérialiste, qui nie l'existence de Dieu, la vie future, qui détruit la dignité de la personne humaine, celle de la famille et de la patrie. Les derniers événements d'Espagne montrent comment il cherche à conquérir l'Europe, et comment il veut préparer une révolution mondiale, qui serait,

pense-t-il, la fin du christianisme et de toute religion, selon le programme de la ligue des « sans-Dieu ».

Pour remédier à un tel mal, les meilleurs, les plus zélés parmi les catholiques, dans les peuples que divisent tant de conflits, sentent le besoin d'une *prière commune*, qui réunisse devant Dieu les âmes profondément chrétiennes des divers pays, pour obtenir que le *règne de Dieu et du Christ* s'établisse de plus en plus à la place du règne de l'orgueil et de la convoitise.

Dans ce but, on offre tous les jours des messes (1), et l'adoration du Saint Sacrement s'est établie en divers pays d'une façon si prompte et si étendue qu'on doit y voir le fruit d'une grande grâce de Dieu (2).

On n'obtiendra la pacification extérieure du monde que par la *pacification intérieure des âmes*, qu'en les ramenant à Dieu, qu'en travaillant à établir en elles le règne du Christ, au plus intime de leur intelligence, de leur cœur, de leur volonté agissante.

Pour ce retour des âmes égarées à Celui seul qui peut les sauver, il importe de recourir à l'intercession de Marie, médiatrice universelle et mère de tous les hommes. On dit des pécheurs qui semblent à jamais perdus, qu'il faut les confier à Marie, il en est de même des peuples chrétiens qui s'égarent.

Toute l'influence de la Bienheureuse Vierge a pour but de conduire les âmes à son Fils, comme celle du Christ, médiateur universel, a pour but de les conduire à son Père.

(1) Ce culte perpétuel de messes est assuré en particulier par l'*Union Eucharistique* dont *La Vie Spirituelle* a parlé plusieurs fois. Voir en particulier *La Vie Spirituelle*, oct. 1934 et mars 1935, p. 314.

(2) Un mouvement en ce sens, qui a commencé à Rio de Janeiro en 1935, a rapidement obtenu plus de huit millions d'heures d'adoration pour l'année 1936.

La prière de Marie est universelle au plus grand sens du mot. Comme le montrent ses litanies récitées dans toute l'Église, au ciel elle prie pour tous, pour les pécheurs dont elle est le refuge, pour les affligés dont elle est la consolation, pour les faibles dont elle est le secours, pour les vierges qu'elle préserve, pour les apôtres qu'elle éclaire, pour les martyrs qu'elle soutient. Elle prie non seulement pour les âmes individuelles de la terre et du purgatoire, mais aussi pour les familles et pour tous les peuples qui doivent vivre sous le rayonnement de la lumière de l'Évangile, sous l'influence de l'Église.

Lorsqu'elle était encore sur la terre, la Bienheureuse Vierge Marie, au pied de la Croix, en offrant son Fils pour notre salut, en s'unissant très intimement à son sacrifice, nous mérita, au sens large du mot, tout ce que lui-même nous méritait au sens strict. Après la mort et la résurrection du Sauveur, elle priait pour que, par les apôtres, le règne de Dieu et du Christ Jésus arrivât jusqu'aux extrémités du monde. Elle soutenait surnaturellement les apôtres dans leurs travaux et dans leurs luttes et leur obtenait de très grandes grâces de lumière, d'amour et de force. Son zèle très pur soutenait le leur.

Depuis que Marie a été élevée au ciel, sa prière n'est certainement que plus puissante, parce qu'elle est plus éclairée et procède d'un amour de Dieu et des âmes que rien ne peut atténuer ou interrompre un seul instant.

L'amour miséricordieux de Marie pour tous les hommes dépasse celui de tous les saints réunis, de même la puissance de son intercession sur le Cœur de son Fils.

*
* *

C'est pourquoi, de divers côtés, bien des âmes inté-

rieures, devant les grands périls de l'heure présente, sentent le besoin de recourir, par l'intercession de Marie médiatrice, à l'Amour rédempteur du Christ.

De divers côtés, en particulier en des couvents de vie contemplative fervente, on se rappelle que bien des évêques français réunis à Lourdes, au deuxième Congrès marial national, le 27 juillet 1929, ont exprimé au Souverain Pontife le désir *d'une consécration du genre humain au Cœur immaculé de Marie.* On se souvient aussi que le P. Deschamps, S. J., en 1900, le cardinal Richard, archevêque de Paris, en 1906, le P. Le Doré, supérieur général des Eudistes, en 1908 et 1912, le P. Lintelo, S. J., en 1914, prirent l'initiative de pétitions au Souverain Pontife pour obtenir la consécration universelle du genre humain au Cœur immaculé et miséricordieux de Marie.

Par un acte collectif, les évêques de France, au début de la guerre, en décembre 1914, consacrèrent la France à Marie. Le Cardinal Mercier, en 1915, dans sa lettre pastorale sur Marie Médiatrice, salua Marie, Mère du genre humain, comme la souveraine du monde. Le R^me^ P. Lucas, nouveau Supérieur général des Eudistes, et la Légion du Cœur immaculé de Marie, approuvée par de nombreux évêques, obtinrent en quelques mois plus de 300.000 signatures pour hâter, par cette consécration, la paix du Christ dans le règne du Christ.

*
* *

La force dont nous avons besoin, dans le bouleversement où se trouve le monde à l'heure actuelle, c'est la prière de Marie, Mère de tous les hommes, qui nous l'obtiendra du Sauveur.

Son intercession est très puissante contre l'esprit de

division qui dresse les uns contre les autres les individus, les classes et les peuples.

La Vierge très douce est terrible au démon et, comme le dit le Bienheureux Grignion de Montfort, celui qui est l'orgueil personnifié souffre plus d'être vaincu par l'humilité de Marie, que d'être immédiatement écrasé par la Toute-Puissance divine.

Si un pacte formel et pleinement consenti avec le démon peut avoir des conséquences formidables dans la vie d'une âme et la perdre pour toujours, quel effet spirituel ne produira pas une consécration à Marie faite avec grand esprit de foi et renouvelée chaque jour avec une fidélité plus grande.

On se rappelle qu'en décembre 1836, le vénérable curé de Notre-Dame des Victoires, à Paris, célébrant la messe à l'autel de la Très Sainte Vierge, le cœur brisé à la pensée de l'inutilité de son ministère, entendit ces paroles : « Consacre ta paroisse au très saint et immaculé Cœur de Marie », et, la consécration faite, la paroisse fut transformée.

Dans le même esprit, des évêques italiens demandèrent à Léon XIII l'autorisation de consacrer leurs diocèses au Cœur très pur de Marie, et en France le Cardinal Couillé, Mgr Touchet et Mgr Dadolle proclamèrent Marie Reine de l'univers. Les litanies de Lorette, qui depuis longtemps l'invoquent comme Reine des anges et de tous les saints, contiennent aujourd'hui, depuis la dernière guerre, l'invocation : *Regina pacis, ora pro nobis.*

La supplication de Marie pour nous est celle d'une *Mère très éclairée, très aimante, très forte*, qui veille incessamment sur tous ses enfants, sur *tous les hommes* appelés à recevoir les fruits de la Rédemption.

Celui-là en fait l'expérience qui consacre chaque jour à Marie tous ses travaux, ses œuvres spirituelles et tout

ce qu'il entreprend. Il retrouve foi et confiance, quand tout paraissait perdu.

C'est ce que le B^x^ Grignion de Montfort montre admirablement dans son *Traité de la vraie dévotion à la Sainte Vierge* et dans le résumé qu'il en fit sous le titre : *Le Secret de Marie.*

Or si la consécration individuelle d'une âme à Marie lui obtient journellement de grandes grâces de lumière, d'attrait, d'amour et de force ; si Marie nous fait ainsi entrer chaque jour plus profondément dans le mystère de la Communion des saints, quels ne seraient pas les fruits d'une *consécration du genre humain faite au Sauveur par Marie elle-même, à la demande du Père commun des fidèles, du Pasteur suprême* ? Quel ne serait pas l'effet de cette consécration ainsi faite, surtout si les croyants des différents peuples s'unissaient, pour en vivre, dans une fervente prière souvent renouvelée au moment de la messe ?

*
* *

Comme l'écrivait la Mère Marie de Jésus, fondatrice de la Société des Filles du Cœur de Jésus (1) : « Puisque l'enfer veut chasser Jésus-Christ et son Église des âmes et des sociétés, c'est l'heure ou jamais d'élever des mains suppliantes vers l'incomparable Vierge par qui le Père Céleste a donné Jésus-Christ au monde; afin que cette douce Mère du Sauveur, rendant pour ainsi dire Jésus-Christ aux âmes, leur rende la vie perdue; que cette puissante Protectrice de l'Église, « terrible comme une « armée rangée en bataille » (*Cant. des Cant.*, VI, 3), lui

(1) *Pensées de la servante de Dieu, Mère Marie de Jésus*, 1841-1884, Rome, 1918, p. 43.

obtienne le triomphe sur ses ennemis et que cette Divine Reine de la hiérarchie attire sur tous les membres du Clergé catholique de telles bénédictions du Cœur de Jésus qu'elles leur conservent leur courage et leur perfection au milieu des orages de notre triste époque, et les fassent briller comme des diamants sans tache sur la robe admirable de l'Église. »

La même servante de Dieu ajoute un peu plus loin (1) ces paroles qui conviennent si bien à notre temps :

« Nous ne vivons pas pour nous, il faut tout voir dans les desseins de Dieu ; nos douleurs actuelles — iraient-elles au comble et serions-nous sacrifiées nous-mêmes dans le désastre — achètent et préparent les triomphes futurs et assurés de l'Église... L'Église va ainsi de lutte en lutte et de victoire en victoire, l'une succédant à l'autre jusqu'à l'Éternité qui sera le triomphe définitif.

« Il a fallu que Jésus souffrît et qu'il entrât ainsi dans « sa gloire » (Luc, XXIV, 26); il faut que l'Église et les âmes passent par le même chemin. L'Église ne vit pas seulement un jour; quand les martyrs tombaient comme tombent l'hiver les flocons de neige, n'eût-on pas pu croire que tout était perdu ? Non, leur sang préparait les triomphes de l'avenir.

« Comme une Épouse qui se pare pour son Époux, l'Église marche à travers les siècles vers la perfection du ciel ; elle s'orne de plus en plus ; elle achève sa parure, et elle s'ornera toujours davantage jusqu'au jour des noces éternelles.

« N'ayez donc pas peur pour les dangers de l'Église : ce n'est pas l'Église qui est en danger; elle a la parole de Jésus-Christ et rien ne l'ébranlera... Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. »

(1) *Ibidem*, p. 50.

*
* *

Dans la période difficile que nous traversons, l'Église a besoin d'âmes très généreuses, vraiment saintes. C'est Marie, Mère de la divine grâce, Mère très pure, Vierge très prudente et forte, qui doit les former. De divers côtés, le Seigneur suggère à des âmes intérieures une prière dont la forme varie, mais dont la substance est la même : « En ce temps où un *esprit d'orgueil poussé jusqu'à l'athéisme* cherche à se répandre dans tous les peuples, Seigneur, soyez comme l'âme de mon âme, donnez-moi *une intelligence plus profonde du mystère de la Rédemption* et de *vos saints anéantissements*, remède de tout orgueil. Donnez-moi le désir sincère de participer, dans la mesure voulue pour moi par la Providence, à ces anéantissements salutaires, et faites-moi trouver dans ce désir la force, la paix et quelquefois la joie, qui est comme le prélude ou l'avant-goût de celle de l'éternité. »

Pour entrer ainsi pratiquement dans les profondeurs du mystère de la Rédemption, il faut que Marie, qui y est entrée plus qu'aucune créature, au pied de la Croix, nous instruise sans bruit de paroles, et nous découvre dans la lettre de l'Évangile l'esprit dont elle-même a si profondément vécu.

*
* *

Daigne la Mère du Sauveur, par sa prière, mettre les âmes croyantes des différents peuples sous le rayonnement de cette parole du Christ : « *La lumière que vous m'avez donnée, ô mon Père, je la leur ai donnée, pour*

qu'ils soient un comme nous-mêmes nous sommes un » (Jean, XVII, 22).

« Il est dans l'ordre, écrivait le Cardinal Mercier, que les enfants expriment à leur Père leurs plus intimes désirs. » On peut espérer qu'un jour, lorsque l'heure providentielle sera venue, S. S. Pie XI, appelé le Pape des Missions, ayant égard aux vœux des évêques et des fidèles, voudra consacrer le genre humain au Cœur immaculé et miséricordieux de Marie, pour qu'elle-même nous présente plus instamment à son Fils. Ce serait une affirmation nouvelle de la médiation universelle de la Très Sainte Vierge.

La prière la plus puissante sur le Cœur de Jésus est celle de sa sainte Mère, qui est aussi la Mère de tous les hommes, et qui plus que personne après son Fils connaît les immenses besoins spirituels de l'heure actuelle.

Adressons-nous à elle avec la plus grande confiance ; elle a été appelée « l'espérance des désespérés », et en allant à elle comme à la meilleure des Mères et à la plus éclairée, nous irons à Jésus comme à notre unique et miséricordieux Sauveur.

Rome, Angelico.

fr. RÉGINALD GARRIGOU-LAGRANGE, O. P.

L'union mystique à la Sainte Vierge

« Il est un don de présence habituelle de la Sainte Vierge comme il est un don de présence habituelle de Dieu, très rare, il est vrai, accessible cependant à une grande fidélité. » Cette assertion d'un des plus grands serviteurs de Marie au XIX[e] siècle, le P. Chaminade (1), doit s'entendre d'une union mystique à Marie. Il s'agit, dans ce texte, d'un *don*, d'une faveur entièrement gratuite et non d'une disposition acquise par les efforts humains aidés de la grâce.

Il n'est pas question ici d'apparitions ou de révélations de la Très Sainte Vierge. Ces sortes de phénomènes sont *extraordinaires*, même dans la vie mystique. Ils peuvent se trouver chez des âmes qui ne sont pas encore arrivées, qui peut-être n'arriveront jamais à la voie de la contemplation infuse; par contre, la plupart des âmes mystiques n'en sont, ce semble, jamais favorisées, même celles qui atteignent à l'union la plus étroite avec Dieu, le Christ et Notre-Dame. Le Seigneur les accorde souvent en vue d'une mission spéciale, telles les apparitions de l'Immaculée à sainte Bernadette. Il ne s'agit pas davantage de grâces exceptionnelles. Sainte Thérèse de l'En-

(1) Retraite de 1824, 4[e] conférence, notes de M. Laugeay, cité dans *L'esprit de notre fondation* (Société de Marie), t. I, p. 173.

fant-Jésus décrit une sorte d'union spéciale à Marie, qui l'a grandement aidée à se détacher du créé pour s'unir à Dieu :

> Il y avait, explique-t-elle, comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre... Je me sentais entièrement cachée sous le voile de la Sainte Vierge. En ce temps-là, j'étais chargée du réfectoire, et je me rappelle que je faisais les choses comme ne les faisant pas; c'était comme si j'avais agi avec un corps d'emprunt. Je suis restée ainsi pendant une semaine entière. C'est un état surnaturel bien difficile à expliquer. Le bon Dieu seul peut nous y mettre, et il suffit quelquefois à détacher pour toujours une âme de la terre (1).

Cette union a été transitoire — elle a duré une semaine — et s'est présentée sous une forme vive, ce qui la classe parmi les grâces mystiques exceptionnelles. Ici nous parlons de l'union mystique normale et habituelle à Marie. De cette union les auteurs spirituels parlent peu d'ordinaire. Le P. Chaminade n'est pourtant pas le seul à l'affirmer. Depuis le XVII[e] siècle surtout plusieurs spirituels, dont le mysticisme est de bon aloi, en témoignent. Notamment Marie de Sainte-Thérèse qui l'a personnellement expérimentée et minutieusement décrite (2).

En quoi consiste cette union ?

Les spirituels qui en ont parlé se sont servis d'expres-

(1) P. Fr. André, O. C. D., *La Petite Fleur de la Sainte Vierge*, Gand, p. 136.

(2) *La Vie Spirituelle* a publié d'elle de remarquables témoignages. Cf. t. XVII, Suppl., pp. [205]-[241]. Le recueil complet des textes où elle décrit ses expériences mariales vient d'être édité dans « Les Cahiers de la Vierge » du mois de mai 1936, sous le titre : *L'Union mystique à Marie*, par Marie de Sainte-Thérèse, texte traduit du flamand par L. Van den Bossche. Nos citations seront empruntées à cette édition.

sions variées, qui ne peuvent avoir qu'un sens *analogique*. De même que nous exprimons nos opérations spirituelles par des mots empruntés au vocabulaire de nos opérations matérielles : comprendre = prendre ensemble; supposer = poser en-dessous; réfléchir = fléchir en arrière ou sur soi, — ainsi, pour traduire leurs expériences divines dans un langage humain, les mystiques sont obligés d'employer des mots inventés pour désigner des choses naturelles, mais destinés, sous leur plume, à exprimer des réalités surnaturelles et donc ineffables. Ils savent bien l'infinie distance qui sépare ces pauvres mots des merveilles qu'ils devraient raconter. Voici, à ce propos, l'aveu de Marie de Sainte-Thérèse :

> Il ne m'est pas possible de me faire comprendre davantage par des paroles, pas plus que de dire le mode selon lequel je me sens possédée, conduite et vécue par l'esprit de Marie. Et comment je reçois dans mon âme l'influx divin de son esprit et par son esprit, cela aussi devra rester dans ma plume (1).

En entendant des âmes privilégiées raconter leurs expériences, il ne faudra donc pas trop pousser le sens des expressions qu'elles emploient, sous peine de leur faire dire des inexactitudes théologiques, peut-être même des hérésies, absolument étrangères à leur pensée. Du reste, d'ordinaire elles ajoutent des correctifs à leurs descriptions : « pour ainsi dire — presque — comme si — par manière de parler — une sorte de », etc.

Par ailleurs, ces âmes se proposent simplement d'exprimer leurs expériences personnelles et ne songent nullement à formuler des théories. Et ces expériences se

(1) *Op. cit.*, p. 78.

ressentent nécessairement de leur vie individuelle. La grâce mystique mariale, comme toute autre grâce, s'adapte aux besoins de chaque âme particulière, à son originalité native, à son éducation, à ses idées et ses tendances, à ses victoires et ses défaites. Il serait donc illégitime de vouloir généraliser tel ou tel témoignage et l'ériger en loi universelle : d'autant plus illégitime que, à part Marie de Sainte-Thérèse, aucun auteur connu jusqu'à présent n'a, ce semble, cherché à *analyser* ses relations mystiques avec la Mère de Dieu. Nous n'avons pas, sur la mystique mariale, quelque chose d'analogue aux longues et minutieuses descriptions qu'une foule de contemplatifs nous ont laissées de leurs rapports avec la divinité. Nous ne possédons que quelques bribes de phrase échappées comme par hasard à certains spirituels, qui nous permettent bien d'entrevoir l'une ou l'autre des merveilles que la Vierge a opérées en eux, mais ne nous autorisent pas à échafauder toute une théorie sur l'action de Marie dans ses enfants de prédilection. Dans ces pages, nous nous proposerons donc, non d'esquisser une doctrine complète de la mystique mariale, mais simplement de noter quelques-unes des expériences principales qu'on rencontre parmi les âmes particulièrement dévotes à Notre-Dame.

Pour décrire cette union, les mystiques emploient généralement le mot *sentiment* qui s'oppose au mot vision, et qui exclut toute idée d'apparition. Une sainte Clarisse, qui vécut à Besançon vers la fin du XIX[e] siècle, Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur, écrivait :

Il me semble maintenant qu'elle (Marie) ne me quitte

pas. Quoiqu'elle ne soit *pas visible*, je *sens* sa présence et sa protection (1).

Au vénérable Cestac, favorisé lui aussi du don de présence habituelle de Marie, on demandait un jour s'il voyait la Très Sainte Vierge :

> Non, répondit-il, je ne la vois pas, mais je la sens comme le cheval sent la main du cavalier qui le mène (2).

Ce sentiment de la présence de Marie est-il identique au sentiment mystique de la présence de Dieu ? — Ressemblant, oui; identique, non.

Le P. Chaminade, tout en rapprochant le premier du second, a soin d'observer « que la Sainte Vierge n'est pas au milieu de nous de la même manière que Notre-Seigneur Jésus-Christ (3) ».

Dieu s'unit à notre âme par la grâce sanctifiante. Il nous rend participants de sa nature (4); il réside en nous d'une manière ineffable au point que nous pouvons dire en vérité : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi (5). » Les chrétiens ordinaires doivent se contenter de *croire* à cette présence de Dieu en eux : les âmes mystiques n'y croient pas seulement, elles en ont conscience, elles la *sentent*.

Nous ne devenons pas participants de Marie; elle ne

(1) *Sœur Marie-Colette du Sacré-Cœur, religieuse Clarisse du monastère de Besançon, d'après ses notes spirituelles, 1857-1905*, par le R. P. J.-J. Navatel, Paris, de Gigord, p. 208.

(2) *Le Vénérable L.-Ed. Cestac, sa vie, son œuvre*, par P. Bordarampé, Paris, de Gigord, 1925, p. 458.

(3) *Op. cit.*, p. 171.

(4) II Petr., I, 4.

(5) Gal., II, 20.

réside pas en nous, mais au ciel; nous ne pouvons pas dire : « Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Marie qui vit en moi », si ce n'est d'une façon très différente de celle du Christ, d'une façon qui reste impropre et lointaine.

Mais, si Marie ne *vit* pas en nous, elle *agit* en nous par la grâce du Saint-Esprit dont elle dispose.

La liturgie, qui nous fait invoquer la Mère de Dieu, comme, du reste, les saints en général, suppose la foi de l'Église en sa puissance d'intercession ; et la théologie nous explique comment, par son union même à Dieu, elle nous connaît avec nos besoins et nous porte secours. Ainsi entendue, l'action de Marie dans l'âme est certaine. Pour qui admet la médiation universelle de la Vierge, elle est même ininterrompue. Cette action, les simples fidèles l'admettent par la foi. Rien n'empêche *a priori* de supposer que des âmes ferventes en ont une certaine epérience, tout comme elles ont le sentiment de la présence de Dieu en elles, que le commun des chrétiens admet par la foi.

C'est précisément cela que semble être le « don de la présence de Marie » : la conscience de sentir Marie, non pas résidant en nous, mais agissant en nous par une influence de grâce marquée de sa touche personnelle.

En assistant certaines âmes de choix dans leurs relations avec Dieu, la Vierge leur fait sentir son action en elles et la perfection que son aide donne à tous leurs actes. Elles ont conscience que Marie unit ses dispositions aux leurs et que celles-ci deviennent incomparablement plus parfaites parce qu'informées par l'action de leur Mère. C'est comme si un mince filet d'eau coulant au fond du lit d'une rivière presque desséchée sentait un puissant courant se mêler et se confondre avec lui; ou, pour citer une autre comparaison employée par

Sœur Marie-Colette, c'est comme une petite flamme qui se sent devenir brasier.

> Je me trouve très bien, écrit la Clarisse bisontine, de prier souvent la Sainte Vierge de daigner me préparer à recevoir Notre-Seigneur dans la sainte communion. Je suis tellement indigne d'une si grande action, et toutes mes préparations sont si peu de chose, que je suis consolée de ce que ma bonne Mère du ciel veut bien venir à mon secours en me prêtant quelquefois son cœur et aussi les dispositions qu'elle avait elle-même. Et cet amour que je ressentais pour Notre-Seigneur au Saint-Sacrement, et qui me paraissait un peu ardent auparavant, n'est plus que de la froideur et de l'indifférence en comparaison de ce que j'éprouve alors pour lui. Il me semble que ce n'est plus une petite flamme qui s'échappe d'un étroit et pauvre cœur, mais que c'est une immense fournaise très ardente qui me consume d'amour pour le Sacrement adorable, qui est mon Dieu lui-même, fait amour pour moi, pour se donner tous les jours (1).

Ce n'est pas seulement dans leurs actions, mais aussi dans leurs déterminations que Marie dirige sensiblement ces âmes privilégiées. De même qu'il y a une manière mystique d'agir au nom de Marie, il y a aussi une manière mystique de la consulter. Elle est mystique en ce que la réponse donnée par la Vierge, dans la lumière de foi qui éclaire la conscience, revêt un caractère de clarté et de certitude qui ne peut être le fruit du travail de l'intelligence. C'est Marie, ces âmes le sentent, qui les éclaire afin de pouvoir agir par elles. Nul n'a peut-

(1) *Op. cit.*, pp. 290 s.

être mieux dépeint cette expérience que Marie de Sainte-Thérèse :

> Le maternel amour et les faveurs de cette douce Mère pour nous, écrit-elle, se manifestent avec tant d'éclat et d'évidence qu'il ne peut y avoir à ce sujet la moindre arrière-pensée ni le moindre soupçon d'illusion ou d'un mélange quelconque de sentiments d'ordre naturel. Elle m'a prise sous sa maternelle conduite et direction, pareille à la maîtresse d'école qui conduit la main de l'enfant pour lui apprendre à écrire. Tandis qu'il écrit, cet enfant ne bouge pas la main que son professeur ne la dirige et guide; et l'enfant se laisse mouvoir et guider par la main du maître.
>
> Je me trouve de même entièrement placée sous l'autorité de cette très douce Mère, qui me conduit et me dirige; et mon regard demeure sans cesse fixé sur Elle afin que je fasse en toutes choses ce qui lui plaît le plus et ce qu'Elle veut. Et Elle daigne aussi me montrer clairement, me faire comprendre et connaître ce qu'Elle désire en telle ou telle circonstance, qu'il s'agisse de faire une chose ou de ne pas la faire. Il me serait pour ainsi dire impossible d'agir autrement, du fait qu'Elle demeure presque sans interruption en face de mon âme, m'attirant de si aimable et maternelle façon, me souriant, me stimulant, me conduisant et m'instruisant dans le chemin de l'esprit et dans la pratique de la perfection des vertus. Et de la sorte je ne perds plus un seul instant le goût de sa présence à côté de celle de Dieu (1).

Les expériences décrites jusqu'ici se rencontrent, plus ou moins obscurément, chez toutes les âmes favorisées du don de la présence de Marie. Mais voici d'autres grâces qu'on ne trouve que chez des âmes très avancées dans la voie de la contemplation. Chez ces âmes,

(1) *Op. cit.*, pp. 55-66; cf. pp. 67, 75.

l'influence de Marie se fait sentir « par un influx perceptible de grâces opérantes » jusque dans le fond de leur vie surnaturelle. Elles ont conscience que Marie produit en elles, quoique sous la dépendance de Dieu, cette vie divine par les grâces qu'elle leur obtient. Citons encore notre Recluse flamande :

> La vie surnaturelle de l'âme en Marie, pour Elle, avec et par Elle, continue et croît à une plus grande perfection et stabilité. Ce que j'éprouve ici, ce que j'expérimente et goûte est particulièrement admirable; et, pour ma part, je n'ai jamais entendu dire ni lu rien de pareil.
>
> Par manière de parler, il semble que la tout aimable Mère soit la vie de mon âme, et donc l'âme de mon âme, pour la raison que, d'une manière très évidente et dont je me rends bien compte, elle produit et enfante la vie de l'âme en Dieu, ou vie divine, et cela par un influx perceptible de grâces opérantes, prévenantes, fortifiantes, excitantes et sollicitantes, de grâces qui accompagnent, suivent ou continuent, et qui permettent de persévérer dans cette vie en Dieu avec plus de force, de constance, de pureté, etc. (1)

On trouve des expériences analogues dans les écrits de M. Olier, qui rend compte d'une union à Marie correspondant aux diverses phases de l'union mystique à Dieu, depuis l'union ordinaire jusqu'au mariage spirituel (2).

L'union entre Marie et l'âme devient si étroite chez certains contemplatifs qu'elle leur paraît comme une identification avec Marie, en vertu de cette unité spirituelle qu'opère l'amour transformant. Tel fut le cas de M. Olier. A la suite d'une apparition de la Très Sainte Vierge,

> Il lui semblait, raconte M. de Bretonvilliers, n'être plus

(1) *Op. cit.*, p. 64.

(2) *L'esprit de M. Olier*, t. I, l. IX, Dévotion de M. Olier à la Très Sainte Vierge.

qu'une même chose avec la Sainte Vierge, qui était plus en lui, pour ainsi dire, qu'il n'y était lui-même. Il se vit tout de nouveau établi en elle, dans une participation plus entière de sa grâce, de ses perfections, de ses vertus et de sa vie, et dans un plus grand oubli que jamais de lui-même (1).

Tel fut également le cas de Marie de Sainte-Thérèse.

La nature de l'amour, explique-t-elle, est d'unir à l'objet aimé et en lui. Aussi l'amour fait-il se compénétrer et se fusionner celui qui aime et ce qui est aimé jusqu'à ne plus avoir l'apparence que d'une même chose. Dans ce sens, l'amour très tendre, violent, brûlant et unifiant conduit l'âme qui aime Marie à vivre en Elle, à se fondre en Elle, à Lui être unie et à d'autres effets et transformations (2).

Jusqu'à présent, nous avons trouvé la Sainte Vierge placée, pour ainsi dire, du côté de l'âme, pour l'aider à s'unir à Dieu. Parfois elle est aussi du côté de Dieu comme objet de la contemplation de l'âme. Les expériences décrites par Marie de Sainte-Thérèse se rapportent pour la plupart à des faveurs de ce genre. Nous sommes ici à un degré plus élevé de la vie mystique, où il est question, non plus de sentir, mais de « *voir* », de contempler.

Il m'est parfois montré et donné, raconte la Recluse, une vie de l'esprit en Marie, un repos en Marie, une jouissance, une fusion, une perte, une union en Marie.

Voici comment cela s'opère. En toute simplicité, nudité, tranquillité, l'esprit tourné vers Dieu et répandu dans son Être sans images, par l'adhésion, la contemplation et la fruition de cet Être absolument simple, il arrive que mon âme expérimente à côté de cela une adhérence aussi, une

(1) *Op. cit.*, p. 409.
(2) *Op. cit.*, p. 56.

contemplation, une fruition de Marie en tant qu'Elle est une avec Dieu et unie à Lui. Goûtant Dieu, je goûte aussi Marie, comme si Elle n'était qu'une avec Dieu et non distincte de Lui. Si bien que Dieu et Marie ne semblent être pour l'âme qu'un seul objet, à la manière presque de la sainte Humanité du Christ, que l'on contemple unie à la Divinité et ne faisant de ces deux natures qu'une seule Personne et qu'un seul objet (de contemplation) (1).

Dans ce cas, Marie aide encore l'âme, en lui permettant de voir Dieu plus facilement :

Lorsque nous recevons la grâce, continue la Carmélite, de pouvoir contempler Dieu et de l'aimer en Marie et par Marie unie à Dieu, alors Dieu se montre en Marie et par Elle comme dans un miroir. Et les rayons et les reflets de sa Déité sont mieux à la mesure de notre petite capacité et à la faiblesse de l'œil de notre intelligence. De cette façon, il nous est possible de persévérer plus longtemps dans la contemplation et la fruition de Dieu, ainsi que de connaître et de découvrir d'une façon plus distincte et claire ses divines perfections et ses attributs (2).

On aura remarqué que, dans ces citations, l'union mystique à Marie est toujours considérée comme liée à l'union mystique à Dieu. De fait, elle n'en est jamais séparée. L'union mystique à Dieu sans union mystique à Marie est possible; mais non la réciproque. L'âme se trouve toujours unie à Jésus quand elle est mystiquement unie à Marie. C'est que le rôle de Marie est un rôle d'unification entre l'âme et Jésus. D'après Marie de Sainte-Thérèse, « Marie devient un moyen et un lien plus ferme, liant et unissant l'âme à Dieu (3) ». Une mystique

(1) *Op. cit.*, p. 50.
(2) *Op. cit.*, p. 63.
(3) *Op. cit.*, p. 61.

française de la fin du XIX[e] siècle, qui n'était pas une recluse Carmélitaine, mais une femme du monde et mère de plusieurs enfants, écrit en termes presque identiques :

> Il arrive que l'âme se trouve unie particulièrement à la Très Sainte Vierge, qu'elle sent comme un lien béni resserrant son union avec Notre-Seigneur (1).

Ailleurs, elle explique comme suit son union avec Marie :

> Cette union a cela de particulier que l'âme sent la Vierge bienheureuse comme un lien d'amour entre Dieu et elle, comme un moyen divin (2).

Plus loin, elle définit ce mot lien :

> Cette Mère bénie est le lien, l'intermédiaire, senti ou non, entre Dieu et nous. Jésus m'a fait voir et sentir cela plus que je ne puis l'exprimer, du moins à présent (3).

M. Olier appelle la Très Sainte Vierge une sorte de sacrement destiné à lui communiquer la vie de Jésus :

> Un samedi, raconte-t-il,... Marie se rendit intérieurement présente à mon âme... Elle me rappelait que son cher Fils m'avait dit qu'il ne vivrait en moi qu'en elle et par elle et de la vie dont il vivait en elle, comme si elle était un sacrement par lequel il voulût me communiquer sa vie (4).

On a pu s'en rendre compte par les textes cités, si Marie est un lien, un moyen, un intermédiaire, une sorte de sacrement entre l'âme et Jésus, ce n'est pas pour atti-

(1) *Journal spirituel de Lucie Christine* (*1870-1908*), publié par Aug. Poulain, Paris, 1916, p. 65.
(2) *Op. cit.*, p. 29.
(3) *Op. cit.*, p. 139.
(4) *Op. cit.*, pp. 396-397.

rer notre attention sur elle-même aux dépens de son Fils, mais pour nous mettre en communication infiniment plus intime et plus aimante avec lui. Les mystiques font à l'envi la remarque que toutes ces relations se manifestent dans une merveilleuse unité.

Nous avons entendu plus haut Marie de Sainte-Thérèse nous expliquer qu'elle contemple Marie « en tant qu'elle est une avec Dieu... si bien que Dieu et Marie ne semblent être pour l'âme qu'un seul objet ». On pourrait citer d'elle une foule d'autres textes tout aussi clairs.

De même, Lucie Christine écrit vers la fin de sa vie :

> Je vis dans une de ces lumières sans paroles qui comblent et surpassent même ce que pourrait souhaiter le désir, je vis cette vérité que Jésus amour... renouvelle particulièrement aux âmes souffrantes le don que, sur la croix, il a fait à l'humanité de son auguste et tendre Mère... Elle était entre Lui et mon âme, et pourtant nous n'étions que Lui et mon âme. O mystère de l'unité, l'unité divine qui ramène tout à elle, sans confusion de substances. Seuil sacré où s'arrête l'esprit humain, mais où l'amour voit et adore ce qu'il ne peut comprendre ! (1)

Ces analyses présentent-elles autre chose qu'un intérêt spéculatif ? Puisque, dans ces grâces, il s'agit d'un *don*, y a-t-il quelque utilité pratique à les connaître ?

A supposer que nous ne puissions retirer aucun profit personnel de la connaissance de ces merveilles, toujours est-il que ces merveilles sont *mariales*. Nous ne sommes pas des égoïstes qui ne se préoccupent que de

(1) *Op. cit.*, p. 381.

leur petit intérêt à eux; notre amour pour notre Mère se réjouit de voir les inénarrables beautés opérées par elle dans certaines âmes qui lui sont toutes unies.

Mais il y a réellement profit personnel pour nous à méditer ces expériences. N'est-ce pas un souverain encouragement pour nous de constater que ce sont précisément les âmes les plus saintes qui ont été les plus unies à Marie, et qu'elles ont progressé dans la sainteté dans la mesure de leur union à elle ? Quel stimulant pour nous de marcher d'un pas rapide dans la voie de l'union mariale, avec la certitude qu'elle nous mènera à une union toujours plus étroite avec Dieu !

Et puis, si cette union à Marie est un « don », est-il défendu d'y aspirer ? N'est-il pas utile d'en connaître le prix pour s'exciter à s'en rendre digne ?

C'est un « rare don, disait le P. Chaminade, accessible cependant à une grande fidélité ».

« Accessible », non, sans doute, en ce sens que nos efforts pourraient le conquérir, mais en ce sens que notre « grande fidélité » dispose Dieu à nous l'accorder.

Que faut-il entendre par cette « grande fidélité » ? — Pour chacun de nous, la « fidélité à sa grâce, et à *toute sa grâce* », selon une formule chère au même P. Chaminade.

A sa grâce en général, et en particulier à sa grâce mariale.

Au dire d'un certain nombre de mystiques, c'est précisément leur dévotion à Marie qui les a introduits dans la vie contemplative. Le bienheureux Grignion de Montfort, qui portait la Très Sainte Vierge « au-dedans de soi, gravée avec des traits de gloire, quoique dans l'obscur de la foi », explique, dans son *Traité de la vraie dévotion à Marie*, comment cette dévotion est « un chemin aisé, court et parfait, pour arriver à l'union à Notre-Seigneur,

où consiste la perfection du chrétien... Bien loin que la divine Marie, toute perdue en Dieu, devienne un obstacle aux parfaits pour arriver à l'union à Dieu, il n'y a point eu jusqu'ici, il n'y aura jamais une créature qui nous aide plus efficacement à ce grand ouvrage (1) ».

Une religieuse espagnole, morte il y a quelques années à peine, qui fut favorisée de grâces mystiques très élevées, confesse :

> Si la Très Sainte Vierge n'était intervenue dans ma vie, je ne serais pas entrée dans la voie de la purgation, moins encore dans la terre de promission de l'intimité divine (2).

Terminons par un texte de Lucie Christine, qui s'applique, non seulement à l'entrée dans la vie contemplative, mais à toutes ses phases et même à toutes les phases de la vie spirituelle en général et qui, en conséquence, s'applique à nous tous :

> Pour ma part, je ne puis pas prier cette Mère bien-aimée sans qu'elle me fasse rendre la présence intime de Notre-Seigneur, si j'en étais privée, et, si je l'avais déjà, elle la rend plus profonde et plus unissante (3).

E. Neubert,
Marianiste.

(1) IIe partie, ch. II, art. 5.
(2) Angèle Sorazu, abbesse des Conceptionistes de Valladolid, *Œuvres*, t. I, p. 88.
(3) *Op. cit.*, p. 65.

Le jugement de l'âme [1]

(Suite et fin)

II. — Nature du jugement particulier

Le fait du jugement s'impose à notre foi. Mais quelle en est la nature exacte? En quoi consiste-t-il? Comment se passe-t-il? C'est ici que, s'il convient d'abord d'utiliser des images, on doit aussitôt s'en dégager et les dépasser. On parle comme on peut des réalités spirituelles, forcément mystérieuses pour nous qui vivons dans les sens. Nous avons toujours besoin de symboles et d'images. L'art chrétien a essayé, dans les Bibles de pierre, d'exprimer par des signes matériels l'intime réalité, supérieure à tout phénomène sensible, de ce jugement spirituel et divin.

Le terme même du jugement prête à l'anthropomorphisme juridique. Jésus lui-même, parlant du jugement dernier, l'a présenté sous une forme imagée, laissant à la théologie le soin d'expliquer l'inimaginable réalité que ces descriptions évoquent. Et, du reste, le jugement dernier, étant celui des personnes humaines reconstituées en la perfection de l'être humain par la résurrection des corps, comporte des présences sensibles dont il ne saurait être question à propos du jugement particulier de l'âme séparée. Les oracles des prophètes, les paroles du

(1) Cf. *La Vie Spirituelle*, décembre 1936, p. 463.

Sauveur, les images grandioses de l'Apocalypse, l'imagerie des apocalyses non inspirées, les souvenirs de l'art chrétien, tout a contribué à suggérer aux prédicateurs, aux auteurs spirituels, des descriptions dramatiques du jugement particulier. On a dit, par exemple, que le Sauveur apparaissait dans son humanité glorifiée à toute âme quittant son corps; ou que celle-ci allait comparaître au ciel devant le trône de Jésus, assisté de ses anges, et de toute l'Église céleste; on a imaginé une sorte d'acte d'accusation présenté par les démons qui l'auraient séduite, ne fût-ce qu'un moment, une plaidoirie de l'ange gardien ou d'autres bons anges ou des saints patrons, faisant valoir les mérites et bonnes œuvres du défunt. On a parlé d'un grand livre contenant le dossier des âmes :

Liber scriptus proferetur,
in quo totum continetur,
unde mundus judicetur.

On a parlé des balances de la justice divine et d'une sorte de pesée des âmes ou plutôt de leurs mérites et démérites.

On a surtout évoqué la voix du divin juge se faisant terrible pour prononcer la sentence de damnation irrévocable, pleine de douceur et de tendresse pour inviter à s'asseoir en son Royaume l'âme innocente et purifiée. Comment faut-il entendre tout cela?

Si active, délicate et prévenante que soit la grâce divine pour les pécheurs dans le dernier combat, de quelque faveur dont puisse être gratifiée l'âme d'un saint avant de quitter le corps (apparitions angéliques, visions sensibles, imaginaires ou intellectuelles de la sainte Vierge, de la sainte humanité de Jésus), il n'y a pas, en règle générale, pour l'âme qui quitte le corps, de manifestation proprement dite de l'humanité du Sauveur; il ne se montre pas

à chaque instant en tout lieu du monde où s'éteint une créature humaine. Il n'y a pas davantage de comparution au ciel de chaque âme, sainte ou pécheresse, devant le trône de Jésus assisté des saints. Seules les âmes qui meurent dans l'amour parfait entrent au ciel ; c'est-à-dire dans la vision de Dieu et de l'humanité du Sauveur, et, quoique le jugement lui-même et cette entrée au ciel ne soient séparées par aucune durée appréciable, l'entrée au ciel suppose le jugement accompli, elle en est l'exécution immédiate pour l'âme parfaite. Les âmes qui sont condamnées au jugement pour leur refus obstiné de l'amour ne sauraient être admises un seul instant à la vision de Dieu, ni même à celle de la sainte humanité du Sauveur. La vue de Dieu les justifierait, les béatifierait, susciterait en elle l'amour inamissible, et elles demeureraient au ciel, avec les anges et les saints, étant devenues saintes elles-mêmes. Ce n'est pas le souvenir d'une rapide vision de Dieu qui leur donnera le regret éternel de l'avoir perdu par leur faute. Elles connaîtront la privation et le tourment de l'absence éternelle, sans avoir goûté, fût-ce de la manière la plus fugitive, la vue enivrante de la beauté de Dieu.

Nul besoin d'accusation extérieure, ni de réquisitoire du démon contre l'âme pécheresse que nul ne saurait excuser, je ne dis pas seulement aux yeux du divin Juge, mais même devant sa propre conscience. Nul besoin non plus de plaidoirie angélique, pour l'âme parfaite en amour, que nul démon ne peut plus accuser, parce qu'il ne trouve rien en elle qui lui appartienne.

Quant aux âmes dont l'amour, au sortir de cette vie, n'a pas la plénitude qui dispose à la vision immédiate, nul besoin que personne leur fasse et leur présente le compte exact de leurs dettes d'expiation et de satisfaction envers la divine justice.

Le regard de Dieu atteint, jusqu'aux jointures de l'âme et de l'esprit, la conscience de toute créature libre. Dieu concourt, à titre de cause première, à tout ce qu'il y a d'être et de bonté dans les actes que, seule, la déficience de la créature rend mauvais; les œuvres des saints sont d'abord l'œuvre de sa grâce, et en couronnant leurs mérites, il couronne ses propres dons (1). Le poète du *Dies irae* sait parfaitement ce que les théologiens ont expliqué, qu'il n'y a pas au ciel d'autre livre que le « Livre de vie », qui n'est autre lui-même que l'éternelle prédestination des élus. Même par rapport aux pauvres jugements humains, où l'on use de livres et de registres, d'accusations et de plaidoiries, les balances ne sont qu'un symbole sensible de l'équité qui doit y présider. Au jugement de Dieu, donc, nulle pesée, nulle discussion, nulle délibération laborieuse, nulle hésitation, nul prononcé sensible de sentence d'acquittement ou de condamnation. Il faut dépasser toutes ces images de prétoire et s'élever par la seule intelligence éclairée par la foi à la réalité invisible toute spirituelle du jugement.

Sainte Catherine de Sienne va nous y aider. Dieu lui dit :

« Je veux que tu saches qu'au moment de la mort, ceux qui se sont mis, durant la vie, sous la domination du démon (sans y être forcés... mais volontairement)... et qui arrivent à l'extrémité, à la mort, soumis à cette domination perverse, ceux-là n'attendent pas d'autre jugement, mais eux-mêmes sont leurs juges par leur conscience, et, désespérés, ils se jettent dans l'éternelle damnation. Par haine, ils étreignent l'enfer à l'extrémité de la mort, avant même qu'ils l'aient; eux-mêmes, avec

(1) « Et eorum coronando merita coronas dona tua » (Préface propre des Saints).

leurs maîtres, les démons, prennent pour leur récompense l'enfer.

« De même, les justes qui ont vécu dans la charité et qui meurent dans la dilection, quand vient pour eux l'extrémité de la mort, s'ils ont vécu parfaitement dans la vertu, illuminés de la lumière de la foi, avec l'œil de la foi, avec parfaite espérance dans le Sang de l'Agneau, ils voient le bien que je leur ai préparé et, avec les bras de l'amour, il l'embrassent, ils m'étreignent d'étreinte d'amour, moi le bien souverain et éternel, en l'ultime extrémité de la mort. Et ainsi ils goûtent la vie éternelle avant d'avoir quitté le corps mortel, c'est-à-dire avant que l'âme soit séparée du corps (1).

« D'autres qui ont passé leur vie avec une charité commune, qui ne furent pas dans cette grande perfection et qui sont parvenus à l'extrémité, ceux-là embrassent ma miséricorde par cette même lumière de la foi et de l'espérance qu'eurent ces parfaits, bien qu'ils l'aient moins parfaite. Mais parce qu'ils étaient imparfaits ils étreignirent ma miséricorde, estimant ma miséricorde plus grande que leurs fautes.

« Les iniques pécheurs font le contraire, voyant avec désespoir leur place, et par la haine, ils s'en saisissent, comme je t'ai dit. Ainsi, ni les uns ni les autres n'attendent d'être jugés, mais ils partent de cette vie et ils reçoi-

(1) Il s'agit des « saveurs de vie éternelle » dont parle saint Jean de la Croix, des avant-goûts éprouvés dans l'union transformante, non d'une vision proprement dite de l'essence divine, qui supprimerait toute différence essentielle entre la plus haute contemplation de la voie et la béatitude du terme. Quelques lignes plus bas, la sainte s'explique : « Ils goûtent à leur destinée... les parfaits par l'amour et la lumière de la foi, et l'espérance du sang. » D'autres textes montrent clairement qu'on ne saurait attribuer à la sainte l'idée d'une anticipation proprement dite de la béatitude céleste dès ici-bas.

vent chacun leur place, comme je t'ai dit. Ils goûtent à leur destinée et ils en prennent possession, avant de partir du corps, en l'extrémité de la mort, les damnés par la haine et le désespoir, les parfaits par l'amour et la lumière de la foi et l'espérance du Sang, les imparfaits par la miséricorde et la même foi s'en vont au lieu du purgatoire (1). »

Reprenons cette belle doctrine : Tant qu'elle vivifiait le corps, l'âme ne savait pas avec une absolue certitude, à moins de grâces mystiques éminentes ou de révélation particulière, si elle était digne d'amour ou de haine; au milieu même des transports de la charité, dans la plus ferme espérance en le secours de Dieu, elle devait compter avec sa propre défectibilité; au contraire, en s'abandonnant au péché, elle pouvait présomptueusement escompter un pardon dont elle se rendait chaque jour plus indigne. Après la mort, par le dégagement des liens du corps, elle est désormais fixée dans l'adhésion à Dieu ou l'aversion de Dieu, dans l'amour ou le refus de l'amour; elle se voit telle qu'elle est, digne d'amour ou de châtiment, de l'accueil divin ou de la répulsion divine.

En cet état de séparation, l'âme vivant de la charité et de la grâce perçoit le rythme de sa vie en Dieu. Elle prend une conscience immédiate, parfaitement lumineuse, de l'amitié qui la lie à Dieu. Elle se sent, elle se voit aimée comme elle se sent aimante. Aimante parce qu'aimée, aimée parce qu'aimante. Elle perçoit Dieu son Ami, la Trinité glorieuse, habitant en elle, plus intime à elle qu'elle-même et la vivifiant, la sanctifiant par sa divine présence d'amour. Parvenue, au temps de son mérite, par les épreuves et les purifications douloureuses de la vie

(1) *Libro della divina dottrina*, éd. Florili, Bari, 1912, ch. XLIII, pp. 80-81. Cf. la traduction du P. Hurtaud, *Dialogue*, I, pp. 144-145.

mystique, aux fiançailles spirituelles, puis au mariage spirituel ou union transformante, qui fait d'elle, dans l'ordre de l'amour, une même chose avec Dieu, elle se voit telle qu'elle est, toute pénétrée, toute transformée, toute consumée de ce divin amour, en égalité d'amour en Dieu (1). Elle se voit digne de l'éternelle vision et de la gloire, elle voit de quelle demeure dans la maison du Père elle est digne, elle voit Dieu même et, en lui, ce qu'il est pour elle et ce qu'elle est pour lui. Elle est emportée au sein de Dieu, dans les abîmes sans fond de la vie divine. A son sujet, il ne saurait être question des choses redoutables évoquées par les termes d'accusation et de sentence. Le jugement, pour cette âme, c'est l'accueil en Dieu par Dieu même, c'est l'élan irrésistible qui la jette dans le sein de la divinité, qui la plonge, qui l'immerge, toute vive et frémissante, dans la plénitude de la joie, dans la béatitude même de la Trinité. C'est l'étreinte enivrante qui ne se desserrera jamais plus. C'est le commencement, l'acte inaugural de la possession béatifiante, où elle goûte enfin, en le voyant sans voile, « combien le Seigneur est doux ». C'est la rencontre avec le Christ son Sauveur, avec la Vierge, mère du Rédempteur et mère des rachetés, c'est l'embrassement spirituel de tous les saints parvenus avant elle à la vision glorieuse.

L'âme du juste, consommée en amour, est en parfaite sécurité. Entre la mort et l'entrée dans la gloire, elle n'a pas un instant d'angoisse sur son sort. Le même acte d'amour durant lequel survint la mort continue, amplifié dans la sécurité de la vision commençante, et ne finira pas. C'est la même chose, à cette âme, dans la réalité.

(1) Sur cette « égalité d'amour » voir un admirable commentaire de la doctrine de saint Jean de la Croix, dans les *Degrés du savoir*, de Jacques Maritain, pp. 639-648, et l'annexe VIII : « *Le amará tanto como es amada* », pp. 897-902.

quoique les notions soient pour nous distinctes, d'être jugée et d'être glorifiée par Celui qu'elle a servi parfaitement parce qu'elle l'aimait parfaitement.

Les plus belles pages des grands mystiques sur les degrés suprêmes de l'amour transformant, et sur la différence qui sépare la charité de l'exil dans les obscurités de la foi, de la charité de la Patrie dans la clarté de la vision, sont seules capables de nous suggérer ce qu'est le jugement des saints, pour qui, en raison même de la perfection de leur amour et de la générosité de leur vie, c'est tout un d'être jugés et de commencer à voir Dieu face à face.

Que sera le jugement des âmes moins parfaites, qui ont toujours, ou au moins à la fin, préféré Dieu à tout, l'ont servi ou se sont repenties par amour de l'avoir trop longtemps oublié, à qui la grâce a fait accomplir, avant la mort, un dernier acte d'amour capable de laver toutes leurs souillures, et d'effacer toutes leurs coulpes, mais que leur pénitence trop tardive, insuffisante, laisse redevables à la divine justice des expiations et des peines dues à leurs péchés pardonnés par la miséricorde?

Ces âmes ne voient pas Dieu, ni le Christ, mais elles commencent à éprouver, avec une intensité inouïe, d'autant plus nouvelle qu'aucune expérience spirituelle éminente ne les y a préparées, ce que les mystiques nous disent être l'effet sur l'âme qui se sent pécheresse des rayons de la sainteté de justice. Elles voient leur propre justice comme un linge souillé; elles se sentent douloureusement inadaptées à la vie du ciel. Elles se sentent comptables à la divine justice d'expiations compensatrices pour toutes ces fautes pardonnées quant à la coulpe, mais non remises quant à la peine encourue. Dieu les éclaire sur leurs insuffisances, leurs disproportions à la vie bienheureuse avec les saints; il leur montre ces

scories qu'elles ont à laisser consumer. Dans l'amour de la justice, elles acceptent ce délai douloureux, et dans la conformité parfaite de leur volonté avec celle de Dieu, leur purgatoire rigoureux commence.

C'est là pour elles le jugement.

Quant aux pécheurs impénitents, que les longs mépris de l'amour ont rendus particulièrement indignes d'une miséricorde pourtant inlassable, qui se sont volontairement aveuglés, égarés, enfoncés dans le péché et qui sont morts dans l'impénitence, dans un dernier refus de leur cœur à Dieu, ils se voient aussi tels qu'ils sont : affreusement vides, dépouillés, privés de toute charité, indignes de toute dilection, abandonnés sans retour à la privation qu'ils ont choisie, au tourment de l'absence éternelle de Celui dont ils ont méprisé l'amitié. Ils voient quel usage ils ont fait, contre Dieu, de leurs biens, de leur être, de leurs puissances, de leur corps, en quel mépris du sang rédempteur et des moyens de salut ils ont vécu et sont morts. Incapables désormais d'une grâce qui les convertisse, ils s'enfoncent dans la haine et maudissent celui dont la sainteté les repousse. Pour eux le jugement c'est de se voir dignes de l'enfer et d'y tomber.

Le terme unique de jugement a donc des significations bien diverses, selon qu'il s'applique aux saints, aux justes ou aux pécheurs impénitents, aux réprouvés, mais il fallait, pour le bien entendre, échapper à l'emprise des images trop humaines.

Que sont, en effet, auprès de la joie exultante des saints, accueillis par l'amour infini, la joie humaine d'un acquittement mérité et obtenu de quelque tribunal de la terre, devant lequel on a comparu innocent; auprès de l'acceptation amoureuse par l'âme juste des peines du purgatoire, la résignation d'un coupable qui s'amende, veut purger sa peine et se réhabiliter devant les hommes; auprès du

désespoir impuissant des damnés, l'accablement des grands criminels que la justice humaine condamne sans retour et dont l'horreur des crimes fait rejeter le recours en grâce par l'autorité souveraine?

Loin que le mot jugement se dise en un sens diminué du jugement de Dieu, tel que nous l'avons expliqué, c'est le jugement des hommes qui n'est qu'un lointain et pâle reflet des jugements de Dieu. Souvent même il n'en est qu'une image horriblement déformée : les juges humains peuvent se tromper, acquitter par erreur des coupables indignes de tout pardon, ou au contraire condamner des innocents, il est parfois des juges prévaricateurs, des tribunaux dont l'autorité est usurpée, dont tous les actes sont entachés d'injustice, où les méchants jugent les bons, où des monstres condamnent des saints. Dans le jugement divin tout est vérité, justice et sainteté.

La beauté, la grandeur, le tragique de la mort, ce n'est donc pas ce qui nous frappe, ce n'est pas de quitter ce monde, cette vallée de larmes, ces médiocres biens qui nous entourent, ce n'est pas même le déchirement, si poignant, des cœurs qui s'aiment, ni la dissolution et la décomposition de la chair, abandonnée par l'âme comme une dépouille, mais c'est que l'âme qui quitte ce monde, à l'instant même où elle se dégage, voit fixer son sort éternel et que ce sort dépend uniquement de l'état de justice surnaturelle ou de péché où elle se trouve à l'instant précis de la mort!

Conclusions pratiques

La méditation du jugement nous aide à comprendre :

Combien il importe que la chair ici-bas serve l'âme, ne soit pas l'obstacle à son bonheur et l'instrument de sa

damnation, mais l'instrument de ses mérites et de son salut.

Quelle folie c'est de ne pas utiliser, en vue de la vraie fin, cette vie si courte, qui nous est donnée pour préparer notre éternité. « Ne vous y trompez pas, dit saint Paul : on ne se rit pas de Dieu. Ce qu'on aura semé on le récoltera. Celui qui sème dans sa chair, moissonnera, de la chair, la corruption; celui qui sème dans l'esprit, moissonnera, de l'esprit, la vie éternelle. Ne nous lassons donc point de faire le bien; car nous moissonnerons en son temps si nous ne nous relâchons pas. Ainsi donc pendant que nous avons le temps, faisons le bien... » (Gal., VI, 7-10). Jésus disait à ses disciples : « Nous avons à accomplir les œuvres de celui qui m'a envoyé, tant qu'il fait jour; vient la nuit où personne ne peut travailler » (Jean, IX, 4).

Il faut nous hâter de faire pénitence de nos péchés, écouter les appels du cœur de Dieu et nous réconcilier avec lui, si nous avons perdu son amitié, afin que la mort ne nous surprenne pas dans cet état, sans que nous ayons pu nous reconnaître et nous repentir.

C'est folie d'oublier la plus urgente des tâches et les avertissements de l'Évangile et des saints qui leur font écho : « Si vous ne faites pénitence vous périrez tous » (Luc, XIII, 5).

« Pendant que nous sommes en ce monde,... faisons de tout cœur pénitence du mal que nous avons commis dans notre chair afin que nous soyons sauvés par le Seigneur. Car, après être sortis de ce monde nous ne pouvons plus là-bas faire l'exomologèse ni la pénitence (1). »

« La douleur de la peine sera alors sans fruits de péni-

(1) Homélie du IIe siècle, attribuée à saint Clément de Rome, et dite *IIe Épître aux Corinthiens*, VIII, 3, trad. Hemmer, p. 147.

tences, vaines seront les larmes, inefficaces les prières... C'est ici-bas qu'on perd la vie ou qu'on la gagne. C'est ici-bas qu'on pourvoit au salut éternel par le culte de Dieu et le fruit de la foi (1). »

« Il vaut mieux, dit saint Grégoire de Nazianze, être châtié et purifié maintenant que d'être envoyé au tourment quand est venu le temps de la peine et qu'est passé celui de la purification (2). » Et Jean Chrysostome prie, supplie ses auditeurs de se convertir, « de peur d'avoir à se lamenter inutilement, comme le mauvais riche, quand ils seront partis là-bas et que leurs prières ne pourront plus leur apporter aucun remède. » (*In I Cor. hom.* 42-43).

Et saint Augustin, en une brève formule saisissante : « C'est en vain que l'homme, après avoir déposé ce corps, cherche ce qu'il a, dans le corps, négligé d'acquérir (3). »

Saint Jean de la Croix dit tout dans trois aphorismes : « Comment te risques-tu à te reposer à ce point sans crainte, puisque tu dois paraître devant Dieu, rendre compte de la moindre parole et de la moindre pensée? »

« Songe que sont nombreux les appelés et de petit nombre les élus, et que si tu ne prends souci de toi, plus certaine est ta perdition que ton salut; surtout puisque le sentier qui mène à la vie éternelle est si étroit! »

« Puisque tu dois, à l'heure des comptes, regretter de ne pas avoir employé ton temps au service de Dieu, pourquoi ne l'ordonnes-tu et ne l'emploies-tu maintenant comme tu désirerais l'avoir fait quand tu seras à l'instant de mourir? (4) »

Fr. Benoît Lavaud, O. P.

(1) Saint Cyprien, *Ad Demetr.*, 24 sq. — *De mort.*, 3, 7, 15.
(2) Saint Grégoire de Nazianze, *Orat.*, 16, 7.
(3) *De civit. Dei*, XXI, 24, 5. Cf. *Enchirid.*, 110. Ces textes et les précédents sont cités par Diekamp, *Manuale*, vol. IV, p. 453.
(4) Aphorismes de saint Jean de la Croix, trad. Jean Baruzi, p. 33.

La spiritualité du Vénérable Libermann

Élevé dans le Judaïsme, fidèle observateur de la Loi, élève rabbin, puis converti à vingt-quatre ans, presque sans transition, le Vénérable Libermann change ainsi tout d'un coup, avec l'orientation de sa vie, la direction de ses idées. Aussitôt après son baptême (Noël 1826), il entre au séminaire; dans ce milieu nouveau, il se lance dans l'étude de la théologie, toute nouvelle pour lui et par le fond et par la méthode, et qui absorbe toute l'attention que lui permet sa santé fortement ébranlée; il n'est pas en position de se faire à lui-même, par des lectures et par la réflexion personnelle, une doctrine spirituelle. Or, dès ces débuts, il possède cette doctrine; il l'expose dans sa correspondance (1); ce sera la doctrine de toute sa vie, qu'il adaptera, en 1851, quelques mois avant sa mort, aux besoins de ses Missionnaires, dans des *Instructions*, qui sont vraiment son testament spirituel. On peut donc conclure que cette doctrine, il la tient surtout de la grâce de Dieu.

Il l'avoue lui-même, dans une lettre de 1847 :

Dieu, dit-il, m'a attiré sans me demander la permission,

(1) *Lettres spirituelles du Vénérable Libermann*, 3 volumes. Procure Générale des Pères du Saint-Esprit, 30, rue Lhomond, Paris-V^e^.

et avec une violence que je n'ai encore aperçue à personne jusqu'à présent. J'étais d'abord très lâche, très indifférent, très nul pour toute vie surnaturelle. Notre-Seigneur me fit la grâce de résister à mon père, qui voulait m'arracher à la Foi. Après ce fait, le bon Maître est venu à l'improviste m'arracher à moi-même, et il tint mes facultés absorbées et captives pendant environ cinq ans. Toute mon occupation était d'être avec lui, et cela était bien facile. Je n'eus pendant tout ce temps aucune idée claire des choses spirituelles.

Cette mainmise de Dieu, il la subit, pendant de longues années, par une impulsion intérieure puissante, quand il traitait de spiritualité.

Lorsque je parlais de vertu ou de perfection, écrit-il au même correspondant, ce n'était pas par une méditation préalable; mais dans le cours de l'entretien, les vérités se manifestaient, se classaient et se développaient; je sentais dans ce moment une impression de lumière dans l'esprit, et de force dans la volonté.

A notre tour, quand aujourd'hui nous lisons ses lettres, nous y retrouvons sans peine ce ton d'inspiration. Comme il souffre fréquemment de violentes migraines, il laisse parfois sa phrase se traîner comme celle d'un homme harassé; il ne donne plus à ses pensées qu'un moule uniforme, sans souplesse; les mêmes termes reparaissent sans cesse; le style languit; le pauvre homme se plaint que son idée n'est pas exprimée comme il la sent; mais il s'obstine à poursuivre, et tout à coup, de ces semblants d'incohérence éclate la lumière; la pensée se précise; la voilà étalée avec un bonheur d'expression qui défie les puristes : ce n'est plus le même homme, tout à l'heure accablé et sans ressort, c'est un inspiré.

Il a donc subi l'emprise de la grâce pendant les cinq années de sa formation spirituelle; il l'éprouve encore quand il parle de spiritualité ou qu'il écrit sur ce sujet; on peut ajouter qu'il n'a rien enseigné qu'il n'ait d'abord

pratiqué lui-même; ainsi, sa conduite, comme il arrive pour beaucoup de saints personnages, est le meilleur commentaire de sa doctrine; dans ces quelques pages, nous relèverons surtout sa conception de la vie intérieure et parfaite.

*
* *

Le Vénérable P. Libermann, aux deux extrémités de sa carrière, nous a exprimé son sentiment sur la perfection chrétienne.

A Issy, dans les thèmes de conversations pieuses qu'il propose aux séminaristes, il déclare : « L'ensemble de la perfection chrétienne, c'est-à-dire la raison de tous les préceptes de la perfection chrétienne et le but auquel elle tend, est tout dans ce mot : Ne vivre que pour Dieu. » Dans son dernier écrit, les *Instructions aux Missionnaires*, il établit « que la sainteté est la vie, mais la vie de Dieu en Notre-Seigneur Jésus-Christ et par Notre-Seigneur Jésus-Christ en nous ». Cette vie est l'effet de la grâce sanctifiante : « La grâce sanctifiante, en nous unissant à Jésus-Christ, met notre âme en rapport avec la source de la vie, à portée de recevoir continuellement, selon sa fidélité, une grande abondance de cette vie divine, avec des grâces actuelles de plus en plus nombreuses. »

Ce qui importe dans la vie spirituelle, c'est d'assurer la fidélité de l'âme à la grâce. D'une façon générale et sans entrer encore dans le détail, il oppose à la vie de Dieu la mort à tout ce qui n'est pas Dieu. « Pour vivre à Dieu seul, il faut être mort à toutes choses », dit-il dans ses *Entretiens* ; et dans ses *Instructions* : « Pour nous donner une garantie forte et assurée contre la mort, — ici le péché, — pour guérir les maladies et faiblesses de nos âmes, et en général de toutes nos facultés, pour rétablir en nous la perfection de la vie divine, Notre-Seigneur nous a enseigné l'abnégation entière de nous-mêmes. »

Tel est le fondement. Dans une lettre de 1837 à un de

ses meilleurs disciples, il développe sa pensée : « Faites bien attention au grand principe qui était le sujet continuel de nos conversations à Saint-Sulpice, savoir : la paix et l'union à Dieu, fondées sur une abnégation complète de nous-mêmes et sur une connaissance et une conviction intime de la grandeur extrême de notre misère et de notre faiblesse. » En 1848, même enseignement à un de ses Missionnaires : « Ce n'est pas dans la mortification du corps que doit consister votre perfection ; c'est dans le calme intérieur fondé sur l'abnégation de vous-même, sur l'humilité et la douceur : c'est là toute votre perfection. » Cette formule revient très fréquemment dans les lettres. Le Vénérable Libermann n'a jamais varié sur ce point ; aussi bien, est-ce là toute sa vie : douceur, humilité, paix, abnégation et effort constant d'union à Dieu.

Entre ces vertus, ou ces moyens de perfection, il y a sans doute gradation : il faut commencer par l'abnégation pour monter aux vertus qui libèrent l'action divine en l'âme, de tous les obstacles opposés par la nature, et par ce travail, atteindre enfin à l'union de Dieu. Lui-même, consultant un prêtre de Saint-Sulpice sur sa méthode de direction des âmes, nous livre sa pensée sur l'emploi de ces moyens :

> J'insistais beaucoup sur le renoncement intérieur et universel, et j'appuyais continuellement là-dessus, établissant même la paix sur ce fondement, de manière que les âmes étaient toujours occupées à se renoncer et à se purifier. Je croyais que cela était particulièrement l'état des commençants, et pendant longtemps je ne leur parlais pas d'oraison. Je ne sais si je faisais bien ; mais je pensais que, puisqu'ils cherchaient à être intérieurs et renoncés en tout, Dieu perfectionnerait en eux l'esprit d'oraison, et que, visant toujours à la paix et à la douceur intérieure, à la modération et à la gravité d'esprit, ils ne manqueraient pas de connaître et de suivre Dieu et ses inspirations.

Dans ce fragment, le Vénérable Libermann, par oraison, entend moins l'exercice de l'oraison que l'attitude

constante de l'âme en face de Dieu, et qui, à son avis, si l'âme est fidèle, se résout dans la contemplation, c'est-à-dire dans une vue de pure foi et dans l'abandon entre les mains de Dieu : c'est l'union à Dieu envisagée plus haut. Pour y atteindre, s'imposent le renoncement, la paix, la douceur, la gravité d'esprit qui est faite d'humilité.

***

A la base de notre perfection, le Vénérable Libermann place donc l'abnégation, mais entière et sans réserve, c'est-à-dire le renoncement à toutes les créatures et à soi-même.

Il faut que l'âme se quitte, après avoir quitté toutes les créatures. Non seulement, elle ne doit plus chercher aucune joie, aucun contentement ni aucune consolation en aucune créature, — ce qui est le commencement de la vie spirituelle —, mais elle doit se quitter complètement elle-même, dans ce sens d'abord qu'elle ne doit plus chercher sa jouissance dans les choses spirituelles, qu'elle doit éviter tout retour de complaisance dans la vue du bien qu'elle prétend voir en elle ou de tristesse dans la vue du mal réel qu'elle y remarque.

Toutes ces choses sont très excellentes devant Dieu; ce sont là les fondements qu'il faut poser pour devenir un homme intérieur; mais ce n'est encore que le commencement de la perfection de l'âme chrétienne. Pour la compléter, il faut joindre le renoncement à toutes choses et à soi-même, pour ne plus vivre que pour Dieu et à Dieu seul. C'est là un point capital sur lequel il ne faut jamais cesser de travailler, mais toujours dans un grand abandon de Dieu.

Jusque-là toutefois, on ne fait que mourir à soi-même; il faut aller plus loin, il faut être mort en soi-même. Lorsqu'il plut à Dieu de créer l'univers, il travailla sur le néant, et voyez les belles choses qu'il a faites. De même, s'il veut travailler en nous pour opérer des choses infiniment au-dessus de toutes les beautés naturelles sorties de

ses mains, il n'a pas besoin que nous nous mettions en si grand mouvement pour l'aider.

Nous trouvons dans cette lettre un écho des enseignements de M. Libermann à Saint-Sulpice; il insistait sur le renoncement, sur ses degrés qu'il exprimait ainsi : Il faut que nous soyons nuls à tout le monde, que le monde entier soit nul pour nous, que nous soyons nuls à nous-mêmes, c'est-à-dire que nous nous estimions pour rien, enfin que nous soyons nuls en nous-mêmes, laissant à Dieu l'initiative de notre avancement spirituel : « Tenons notre âme en paix et nos puissances spirituelles dans le repos devant lui, en attendant tout mouvement et toute vie de lui seul. »

Si l'on trouve quelque minutie dans l'énumération de ces nullités, voici comment s'expriment les *Instructions*, plus précises peut-être sur ce point :

> Il faut renoncer à l'usage de tous les objets dont nous pouvons nous priver, afin de retrancher les impressions naturelles et défectueuses qu'ils font sur nous. Pour ceux dont il n'est pas dans l'ordre de la volonté de Dieu que nous nous séparions ou qui se rencontrent dans les habitudes ordinaires de la vie ou de la position où nous sommes, il faut éviter de savourer les impressions agréables qui en résultent, soit pour les sens extérieurs ou intérieurs, soit pour l'âme; il faut de plus prendre garde de s'attacher à ces objets. L'ennemi étant ainsi cerné, il ne reste plus qu'à exercer une paisible vigilance sur soi-même.

Ce n'est là qu'un exposé très succinct du champ de l'abnégation; mais on remarquera que cette pratique s'applique non seulement aux jouissances des sens intérieurs, de la mémoire et de l'imagination, mais encore aux jouissances de l'âme elle-même; jouissances de l'esprit dans la connaissance et de la volonté dans l'action : ces jouissances comme les autres sont à écarter, et aux âmes spirituelles d'entendre ce langage sévère; le Véné-

rable Père ne le ménage pas dans ses lettres particulières.

Enfin l'abnégation porte encore sur les tendances déréglées, qu'elles proviennent de la nature même ou de l'éducation :

> Pour les défauts et les vices, il y en a qui peuvent être retranchés, et il faut y mettre soigneusement la main. Il y en a d'autres, par exemple, l'orgueil, et les défauts enracinés de caractère, qui ne s'enlèvent pas si facilement, si vite. Il faut avant tout les cerner, en leur coupant les vivres par la pratique de l'abnégation qui, à cet égard, doit s'exprimer de deux manières : d'abord en retranchant tout ce qui peut leur servir d'aliment et tout ce que nous pouvons y trouver d'agréable, et ensuite en acceptant, en esprit d'abnégation, les chocs continuels que nous en éprouvons et le travail qu'exige de notre part la continuité des résistances que nous avons à y opposer.

Tel est le programme. On élève des objections contre sa rigidité; le Vénérable Libermann y répond, soit directement en montrant qu'elles sont spécieuses et sans fondement solide, soit indirectement par l'exposé des avantages que procure l'abnégation. Sur ce dernier point, il revient sans cesse : il recommande l'abnégation, nous venons de le voir, pour empêcher les impressions défectueuses produites par tout ce qui nous entoure et qui entretiennent l'appétit du mal, pour nous corriger de nos défauts; il y trouve aussi le plus sûr moyen de fortifier l'âme, de la rendre maîtresse d'elle-même, de lui donner la pleine liberté de son action, et par suite de livrer l'âme à l'action de l'Esprit-Saint, et la mener à l'union avec Dieu. Enfin, l'abnégation est pour lui le moyen d'adorer Dieu parfaitement, c'est-à-dire d'atteindre notre fin.

> Les vrais adorateurs, fait-il dire à Notre-Seigneur, dans son commentaire du chapitre IV de saint Jean (1), les hom-

(1) Procure Générale, 30, rue Lhomond, Paris-V[e].

mes qui seront tout entiers livrés à l'adoration de mon Père, oublieront et perdront de vue toute chose créée, toute affection humaine et tout désir naturel, et se renonceront sans cesse eux-mêmes, afin de s'anéantir devant mon Père, pour le faire régner seul en eux. Il n'y a aura plus rien en eux qui tende à leur satisfaction personnelle ou à leur intérêt, ou à leur propre gloire, mais leurs âmes avec toutes leurs puissances seront sans cesse prosternées devant lui et tendront en tout vers Lui, avec un esprit de soumission et de désir unique de sa gloire et de son règne sur elles. Voilà de vrais adorateurs.

∴

Dans l'œuvre de notre perfection, nous devons rester soumis à l'action de l'Esprit de Dieu, qui doit seul nous guider : notre rôle consiste à répondre à ses sollicitations et à suivre ses impulsions. Sans doute, ce renoncement nous laisse une part d'initiative très grande, mais dès les débuts mêmes, et surtout à mesure que nous avançons, nous devons tenir compte de la direction divine. Quand surtout nous avons réussi à nous prémunir contre l'influence des objets qui éveillent en nous la nature mauvaise ou simplement l'appétit des jouissances, il importe, pour que nous restions à la disposition de Dieu, de procéder sans agitation de l'esprit, sans raideur de la volonté. Encore une fois, ce n'est pas nous qui faisons notre sainteté, c'est la grâce qui en est le principal agent. Le Vénérable P. Libermann en était fortement convaincu. Jamais il ne cesse de recommander à ses dirigés la paix intérieure et la douceur.

La paix est un état, la douceur, un procédé. L'état de paix n'est acquis qu'après des efforts répétés en vue d'apaiser les puissances ; l'emploi de la douceur produit peu à peu cet apaisement ; et bien que la paix doive avant tout être intérieure et adaptée à l'esprit et à la volonté, il faut, pour être vraiment efficace, qu'elle s'étende à nos puissances sensibles et à notre comportement extérieur. Il est

très vrai de dire qu'en cette matière, le comportement extérieur conditionne les dispositions de l'âme, si bien que l'homme agité et qui n'essaie pas de corriger l'empressement désordonné de sa vie au dehors aura peine à atteindre, au-dedans, à l'apaisement qui est la condition de l'action divine.

A Saint-Sulpice, c'est plutôt la paix que la douceur que conseille le Vénérable P. Libermann à ses condisciples; plus tard, à ses missionnaires surexcités à la fois par la besogne pressante et par les ardeurs du climat tropical, il recommandera surtout la douceur; mais dans l'un et l'autre cas, il vise au même effet : obtenir l'apaisement de l'âme pour que l'Esprit-Saint en soit maître; on voudrait dire, si l'expression ne risquait de lui déplaire, donner à l'homme la maîtrise parfaite de soi pour se mettre à la disposition de Dieu.

A un séminariste, en 1839, il explique ce que c'est que posséder son âme dans la paix :

> Il faut que votre âme soit toujours enfermée en elle-même, ou plutôt en Jésus demeurant en elle; non pas emprisonnée et comme enfermée sous un verrou de fer, mais par un doux repos, retenue en Jésus qui la tient entre ses bras. L'effort et la contention resserrent l'âme; mais un doux repos, une manière paisible, une action intérieure posée, mesurée et tranquille la dilatent... Évitez les raideurs d'esprit et de volonté. Ne vous portez pas avec trop de vivacité et avec violence vers les objets même les plus saints; dans les attraits intérieurs et les saints désirs, ne poussez jamais plus loin que le bon Dieu ne vous mène; ne cherchez pas à retenir les sentiments intérieurs, ni les affections pieuses plus longtemps ni au-delà de ce qu'il plaira à Notre-Seigneur. Souvenez-vous toujours que ce n'est pas vous qui devez, ni qui pouvez former en vous l'homme intérieur; ce n'est pas vous qui pouvez prendre ou choisir ce qui est meilleur ou plus parfait, c'est à Notre-Seigneur seul qu'il appartient de vous le donner. De là concluez qu'il ne faut pas vous mettre en travail, ni en trop grande peine, ni en inquiétude, ni en trouble pour obtenir une chose que vous voyez excellente.

Le Vénérable Libermann avait acquis cette paix si profondément que, en lui, elle rayonnait à l'extérieur et animait tous ses actes, tous ses mouvements. Quand il parle, il répand la paix dans l'âme de ses auditeurs. A un séminariste, d'un mot, il révèle le secret de la maîtrise de soi, la paix : *Pax Dei quae exsuperat omnem sensum*; et l'exemple qu'il en donne au moment même, par sa conduite, suffit à convertir entièrement ce jeune homme, jusque-là livré à la violence de ses sentiments. Certains élèves déclarent qu'ils cherchent, même à table, à rencontrer son regard, tant ce regard porte la paix. Ses novices, plus tard, font de même; quand ils sont tourmentés, et bien qu'ils sachent que, à cause de ses migraines, leur Père ne peut les recevoir, ils n'en vont pas moins frapper à sa porte, qu'ils entr'ouvrent, et se contentent, pour rasséréner leur esprit, de l'avoir vu en paix.

Mais il ne veut pas d'une paix de surface : « Que ce soit une paix de renoncement et de mort, et non une paix d'indifférence; une paix d'amour et d'union, et non une paix factice, provenant soit de l'oubli seul de ce qui nous trouble, soit de l'effort humain. » — « Votre paix ne doit ni craindre, ni toujours fuir les difficultés et les tentations, mais les surmonter. » Et encore, cet avis particulier, après la recommandation qui convient à tous : « Laissez triturer votre âme comme une terre de labour, et ramenez-la toujours à la paix de Dieu, non pas à cette paix sentie et goûtée, mais à cette paix fondée sur l'abnégation, l'indifférence pour soi, l'oubli de soi, et enfin sur cette grande et persévérante idée que vous êtes et que vous voulez être à Dieu au milieu de toutes ces agitations. *Sive vivimus, sive morimur, Domini sumus.* » On voit là comment cette paix conduit à l'abandon total entre les mains de Dieu, qui est le sommet de la perfection.

Dans ses avis à ses missionnaires, le Vénérable Liber-

mann leur conseille souvent la pratique de la douceur et de l'humilité comme des deux vertus qui assureront le succès de leur ministère, moins parce qu'elles leur concilieront la faveur des hommes que parce qu'elles sont des dispositions vraiment apostoliques qui mettent l'âme sous la gouverne de Dieu et font accomplir au missionnaire l'œuvre même de Dieu. Ainsi envisagées, ces vertus dépassent l'effet de formation intérieure que nous avons rappelé plus haut, et sur lequel le Vénérable Libermann insistait à Saint-Sulpice près des séminaristes. Mais ces séminaristes, il les voulait parfaits pour qu'ils fussent entre les mains de Dieu des instruments capables de tout bien, de même que dans ses missionnaires il veut que rien ne demeure qui arrête l'esprit apostolique dans ses manifestations près des âmes.

Que l'esprit de Jésus anime tous vos actes, qu'il forme tous vos sentiments, qu'il amortisse et modère dans ses entraînements la vivacité de votre esprit, qu'il amollisse la raideur, la dureté de votre cœur, qu'il en dirige tous les mouvements, en domine toutes les impressions; en un mot, qu'il maîtrise et conduise tout ce qu'il y a de passionné et de déréglé dans l'âme, et en même temps qu'il communique à votre cœur la douceur et l'humilité dont ce divin maître nous a donné l'exemple. Oh! que cette douceur et humilité de cœur sont importantes, et que peu d'hommes les possèdent. Celui qui n'a pas ces deux grandes et sanctifiantes vertus est un avorton dans l'apostolat de Jésus-Christ, eût-il d'ailleurs le zèle de saint Paul ou de saint François Xavier.

* * *

La douceur, vertu des hommes apostoliques, est avant tout vertu intérieure, en ce sens qu'elle vise à donner à l'âme une attitude spéciale en face de Dieu et en face d'elle-même. Il en est de même de l'humilité. Par elle nous reconnaissons et aimons notre néant. Ainsi comprise, elle est le gage du succès du missionnaire :

Ne dites pas, écrit le Vénérable Libermann à deux futurs

membres de la Société, ne dites pas : Oh ! je vais sauver beaucoup d'âmes dans la suite. C'est à Jésus à décider cela ; il est le maître de tirer sa gloire au moyen du plus pauvre instrument comme du plus riche. Son Père a fait du néant tout ce bel univers et tous les êtres du ciel. Si le néant a pu lui servir pour faire ces grandes magnificences, un pauvre homme pourra lui servir aussi d'instrument pour la communication de sa grâce ; mais ce sera lui qui fera et non pas vous. Dites plutôt : Je vais être un pauvre homme devant Jésus, pour qu'il fasse de moi et en moi tout ce que bon lui semblera. Je vais être docile, humble, abandonné entre ses mains, avec confiance, pour qu'il agisse selon son bon plaisir.

Ce qui est vrai du saint ministère est vrai de la perfection personnelle : « En s'adoucissant, en se fortifiant par la confiance en Jésus et en Marie, et en s'humiliant paisiblement et doucement devant Dieu, dans la vue de ses misères, on avance infiniment plus que par toute autre voie. » Aussi, le Vénérable Père n'hésite pas à déclarer que l'humilité doit être la base de toutes les vertus religieuses.

Entrez, écrit-il à ses confrères d'Afrique, entrez dans les sentiments de la véritable humilité, qui attache à Dieu en détachant de soi-même, qui rend l'esprit souple et l'empêche d'être tenace à ses propres idées, qui rend l'âme douce et paisible, et fait supporter les défauts de ses confrères avec convenance et charité, et ne fait pas attention, ou au moins oublie facilement les fautes qui se commettent à notre égard.

L'humilité rend prudent, réservé et calme. L'humilité est douce dans le commandement, elle y est modérée, suave et encourageante. Elle est douce dans l'obéissance : l'âme humble obéit sans peine et sans contention, parce qu'elle ne tient pas à ses propres idées et qu'elle est sans attache à sa propre volonté. L'humilité est la mère de la régularité, le soutien de l'union fraternelle et la plus solide garantie de la subordination. L'humilité est le fondement de la charité et l'orgueil en est le renversement, comme il est la destruction de tout bien quelconque.

Tâchez donc de vous établir solidement dans cette belle et importante vertu. Avec elle, toutes les autres vous deviendront faciles; votre esprit sera rempli de lumières et exempt d'illusions, votre cœur plein de charité et vide d'aigreur, et votre volonté pleine de force et d'énergie.

Aussi repousse-t-il cette humilité qu'il appelle naturelle, parce que, au lieu d'être faite du sentiment de notre néant devant Dieu, elle nous place en face des hommes et nous représente sans cesse notre infériorité à leur égard : elle devient de la timidité. « Cet accablement intérieur abat notre courage, et parfois embrouille tellement les choses qu'il nous fait faire toutes sortes de sottises en troublant notre esprit ou en le rendant inapte à voir sainement les choses, et en affaiblissant la volonté. »

Il ne veut pas, on s'en doute bien, qu'on fasse parade de l'humilité : il n'aime pas qu'on en parle, et il n'en entretient pas, à Issy, les séminaristes qui l'entourent.

J'ai eu l'occasion, écrit-il en 1837, d'observer souvent que ce mot n'a presque pas de sens dans la bouche de la plupart des séminaristes : c'est ce qui m'a empêché de le nommer souvent dans nos chères conversations, parce que le mot est devenu abusif; personne presque n'en comprend le véritable sens.

Parmi les faveurs qu'il reçut à son baptême, nous dit un des plus fidèles confidents de ses pensées, il en est une particulière : « Une chose le frappa surtout, le prix et la nécessité de la grâce. Il comptait que sans la grâce nous ne pouvons rien, qu'avec la grâce nous pouvons tout, mais il comptait en même temps que le plus grand obstacle à la grâce en nous, c'est l'orgueil. Aussi voulut-il à tout prix détruire en lui l'orgueil et devenir humble comme le bon Dieu voulait qu'il le fût. L'humilité était pour lui comme une passion; il aimait à être méprisé, parce que le mépris est le gardien de l'humilité. Il fallait le voir s'apprécier lui-même et se juger : Quelle humilité

partout! » Il voulait que l'humilité pénétrât jusqu'au fond même de l'âme; qu'elle envahît ce qu'il appelle la mémoire et qui pour lui embrasse tout le domaine du subconscient :

> Nous avons beau avoir connaissance de notre néant et vouloir communiquer ces lumières à la mémoire, ces connaissances ne produisent rien si la mémoire les rejette et y répugne; si, au contraire, la mémoire embrasse cette connaissance de l'intelligence, elle fait agir l'esprit en conséquence de ces lumières, se tient elle-même et tient l'intelligence dans l'humilité; alors la vue de son néant et de l'excellence de Dieu augmente toujours davantage.

Se voir misérable, mais en face de Dieu, qui nous dépasse en tout, c'est là, en effet, le propre de l'humilité dans son élément intellectuel. L'humilité fait, en outre, « qu'on se tient amoureusement, doucement devant Dieu dans toute la profondeur de sa bassesse, et qu'on est en même temps ravi de joie de voir que Dieu renferme seul en lui toute beauté, toute grandeur et toutes les perfections possibles ». C'est là l'élément affectif et la perfection de l'humilité.

***

Par les degrés que nous venons d'exposer, l'âme monte vers Dieu pour s'unir à Dieu; détachée des choses extérieures et d'elle-même, soumise en tout aux volontés de Dieu sans rien qui la trouble, mesurant, selon ses forces, l'abîme qui la sépare de Dieu, l'âme est établie dans la vérité.

Mais ce terme *union à Dieu* signifie divers état : l'état de grâce d'abord; il est, en effet, impossible d'approcher Dieu avant d'avoir été sanctifié par lui. Ce n'est pourtant là qu'une condition, essentielle, il est vrai, mais qui ne suffit pas d'ordinaire à donner à l'union l'intensité dont elle est susceptible; il est, en outre, requis que l'âme, sous

l'influence des grâces actuelles, agisse à son tour, et s'efforce d'appartenir plus étroitement à Dieu dans la pratique de sa vie.

C'est surtout dans ses *Instructions aux Missionnaires* que le Vénérable Libermann s'explique sur les conditions de cet effort de l'âme; dans toutes ses lettres, il n'a d'autre objet que de pousser ses correspondants à l'amour de Dieu; mais, dans ses *Instructions*, il résume ses vues sur ce point particulier pour encourager ses fils et leur tracer une ligne de conduite qui, au milieu de la surcharge de leur ministère, soit pour eux aussi claire et en même temps aussi simple qu'il convient à des esprits accablés de soucis matériels.

Cette union, qui est pour une part le fait de l'homme, se produit de deux façons, distinctes si l'on envisage leur procédé, mais qui se complètent l'une l'autre.

La première est l'union d'oraison, que le Vénérable Père appelle aussi *union de contemplation*, parce qu'elle se fait d'abord par l'application de l'esprit à Dieu : « L'âme, dit-il, se met directement en relation avec Dieu, fixe en lui toutes ses puissances par un acte persévérant de charité, guidée par la foi et se présentant quelquefois par l'espérance. »

L'oraison a pour fin d'appliquer l'âme à Dieu par l'exercice plus intense des trois vertus unitives, foi, espérance, charité, de fortifier et d'accroître ces trois vertus, d'en former dans l'âme une habitude qui persévère dans l'usage ordinaire de la vie, par suite de porter à leur perfection les actes et les habitudes de l'âme dans les relations qu'entretient l'âme avec Dieu, avec les créatures, avec elle-même, enfin d'appliquer l'âme à connaître les obstacles qu'elle éprouve dans ce travail et à surmonter ces obstacles.

On voit par là comment la doctrine du Vénérable Libermann tend à recommander un autre aspect de l'union à Dieu qu'il nomme *union pratique*.

L'âme est unie pratiquement à Dieu lorsque, renonçant

aux impressions de la vie naturelle, elle inspire et anime ses actes et les habitudes de sa vie par la grâce de l'Esprit-Saint, qui habite en elle. Elle s'unit ainsi à Dieu par la pure charité, qui renferme la foi et l'espérance.

Longuement, dans ses *Instructions aux Missionnaires*, et en traitant de l'union pratique, il rappelle que notre intention vers Dieu dans nos actes doit être pure, c'est-à-dire sans mélange de vues naturelles et de recherche de notre jouissance personnelle; que nous devons en même temps tendre à la porter à son plus haut point d'intensité; il montre aussi comment cette intention sainte constamment pratiquée passe de nos actions à nos habitudes, et nous établit dans l'état de sainteté, c'est-à-dire crée en nous le penchant, la facilité d'adhérer aux tendances de la grâce.

Et voici ses conclusions :

> Nous voyons par là l'importance, la nécessité même de diminuer, autant qu'il est en nous, les intentions naturelles dans nos actes, et plus encore dans nos habitudes; de ramener très fréquemment notre âme à des principes de foi et d'amour afin de rendre de plus en plus dominante et habituelle en nous l'influence de la grâce, qui nous unit à Dieu; enfin de veiller sur nos vices et nos défauts. Pour cela, l'esprit d'oraison est d'une grande importance, maintient l'âme dans les vues de foi et dispose le cœur à l'amour.

Mais le Vénérable Père s'avise que ses missionnaires — et bien d'autres avec eux — ne pourront entretenir en eux l'esprit d'oraison par les méthodes classiques de l'exercice de l'oraison quotidienne, « qui demandent grande facilité de récollection, absence de tiraillements ou de préoccupations d'esprit, et un sentiment affectif du cœur : toutes choses difficiles à concilier avec l'activité nécessaire à un missionnaire ».

Il enseigne donc à ses fils à passer chaque jour une heure devant Dieu, mais dans la sécheresse et avec dis-

tractions s'il le faut, en se maintenant, malgré les obstacles, dans le recueillement que leur permet leur vie agitée; par là l'âme reçoit de Dieu les clartés dont elle a besoin pour se conduire.

Cette lumière n'a pas la vivacité et la clarté qui résultent d'une oraison où la sensibilité est affectée; c'est une connaissance expérimentale et pratique que l'âme acquiert; et si elle y est fidèle, elle y obtiendra de grandes grâces pour se vaincre, et plus elle sera fidèle à vaincre et à surmonter ses vices et défauts, plus elle perfectionnera son oraison.

***

Cette esquisse de la doctrine spirituelle du Vénérable Libermann serait incomplète si nous ne marquions la part qu'il fait aux épreuves dans la formation de l'âme. Dieu ne se contente pas, en effet, des grâces qui ont pour effet direct de soutenir notre courage et d'éclairer nos esprits; il en ajoute d'autres, grâces ordinaires puisqu'elles sont données à tous, grâces de surcroît aussi, parce qu'elles détruiront plus vite les obstacles et nous feront tendre plus vivement à l'union à Dieu. Toutes les âmes désireuses d'être à Dieu ont leurs épreuves, mais quelques-unes, par une miséricorde spéciale, sont plus fortement tentées par le malheur. Ainsi en fut-il du Vénérable Libermann. Toute sa vie, il souffrit dans son corps : sujet à des crises de forme épileptique jusqu'à l'âge de trente-six ou trente-sept ans, il fut guéri, de façon qu'il put être admis aux Ordres sacrés, mais en conservant des traces de son premier état dans des migraines qui lui rendaient très pénibles ses fonctions de supérieur et de maître des novices. Il souffrit dans son âme par les rebuts que lui valut sa maladie, par les malheurs qui frappèrent sa Société et par les difficultés qu'il éprouva dans ses œuvres :

Mon âme, écrivait-il, est comme émoussée à tout ce qui

peut être agréable et consolant, tandis qu'elle est d'une sensibilité extrême à la douleur, et la divine Bonté ne m'a pas épargné de ce côté-là.

Son tourment est celui des âmes déjà parvenues à un très haut degré d'amour de Dieu :

> Songez quelle peine, quel accablement ce doit être pour moi, qui n'ai pas un instant, pas une minute de la journée pour penser au salut de mon âme ; et cependant, vous le savez, mes désirs les plus ardents et les plus continuels me portent vers la retraite et la solitude.

Il expose ensuite comment ses occupations quotidiennes contrarient ses plus chers désirs : se produire sans cesse au dehors, converser avec les hommes, s'occuper de la direction spirituelle de ses novices, faire des instructions : en lui tous les attraits de la nature et de la grâce répugnent à sa vie de tous les jours.

Mais il subit toutes ces misères parce qu'il y voit un moyen de se sanctifier. Il fut en rapport avec nombre d'âmes éprouvées qu'il soutint dans leurs souffrances, en leur enseignant comment les croix contribuent à la sanctification de l'âme : elles détachent de la terre, des jouissances et des satisfactions de la nature : « sans doute, ajoute-t-il, une bonne âme chrétienne ne s'attacherait pas à des satisfactions défendues, mais elle se laisserait trop aller à celles qui sont permises, et, par là, il arriverait qu'elle ne s'attacherait pas tant au doux Jésus ».

A des prêtres qui se voient, par la maladie ou par les scrupules, incapables de toute action extérieure, il montre comment les croix de ce genre ont de puissance pour ruiner leur amour-propre et les détacher de soi, ainsi que pour forcer l'âme à s'abandonner entièrement à Dieu.

En face des malheurs qui frappent ses missions, il ne s'émeut pas : « Je crois voir en cela, écrit-il, que sa divine Bonté veut nous réduire, nous faire voir quelle estime

nous devons faire de nos efforts, et quelle valeur nous devons attacher à nos personnes. »

Ainsi donc, les épreuves parachèvent notre formation spirituelle et purifient nos intentions à tous les degrés de notre ascension vers Dieu. Aux yeux du Vénérable Libermann, elles valent plus que les faveurs extraordinaires, parce qu'elles nous laissent dépouillés de tout et de nous-mêmes en face de Dieu.

***

A son lit de mort, dans ses dernières recommandations à ses confrères, le Vénérable résumait sa doctrine en ces mots : Dieu, c'est tout, l'homme, c'est rien; et cet aphorisme, il l'expliquait peu auparavant dans ses *Instructions aux Missionnaires* : « Nous voyons combien est absurde cette prétendue piété qui veut être unie à Dieu, tout en conservant ses affections naturelles, la recherche de soi-même, ses vices ou ses défauts : Dieu seul, Dieu seul en toutes choses, et que la terre se taise devant lui : *sileat a facie Domini omnis terra.* » C'est là toute la doctrine des saints.

P. Cabon, C.S.Sp.

Au Service de Jésus-Prêtre

Le troisième volume de *Au Service de Jésus-Prêtre* (1), vient compléter, après un intervalle de dix ans, le recueil des notes intimes tirées des écrits de la Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche. A l'occasion des volumes précédents, on a donné ici même (2) une idée assez complète de la mission que Notre-Seigneur avait confiée à la fondatrice du monastère de Vische, à l'instigatrice de l'Alliance Sacerdotale Universelle des amis du Sacré-Cœur. L'amour de Jésus pour ses prêtres, c'est aussi le fond de deux ouvrages publiés, l'un du vivant de la Mère Louise-Marguerite, mais de façon anonyme (3), l'autre en 1928, en Italie (4). Ç'a été tout le sens de cette vie douloureuse, traversée, contredite, que de porter le message d'amour que Notre-Seigneur veut donner aux prêtres et

(1) *Au Service de Jésus-Prêtre*, t. III, *Les œuvres de Dieu*, Introduction par le T. R. P. Ch.-V. Héris, O.P., à Turin, chez Marietti, via Legnano 23, 1936. Prix : 12 fr.

(2) T. I, *Les voies de Dieu*, Turin, Marietti, 1922, et t. II, *Les vouloirs de Dieu* (introduction du P. Héris, O.P.), ibid., 1925. Prix : chacun 10 fr.

Cf. *La Vie Spirituelle*, VIII (août-sept. 1923), pp. 294-307 (H.-D. Noble); X (août-sept. 1924), pp. 463-477 (V. Héris); XII (août-sept. 1925), pp. 630-636 (A. Lemonnyer) et surtout XLVII (juin 1936), pp. 266-284, l'introduction du P. Héris à la *Vie* qui paraîtra incessamment aux éd. Desclée de Brouwer sous ce titre : *Messagère de l'Amour Infini. Mère Louise-Marguerite Claret de la Touche.*

(3) *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce*, Paris, Beauchesne, 1910.

(4) *Le Livre de l'Amour Infini*, Trévise, S. A. Tip. Editrice Trévisaine, 1928. A Paris, en dépôt, 31, rue du Chevalier-de-la-Barre, XVIII^e^.

par eux au monde entier. Sa réponse à l'amour, c'est encore et ce ne saurait être que l'amour, c'est-à-dire avant tout cette vie d'union dans une intimité silencieuse. Mais Notre-Seigneur veut être connu. Notre Sauveur est, en même temps que sauveur, docteur de salut. Et s'il lui plaît de faire de son humble épouse son porte-parole, s'il lui plaît qu'une âme, désireuse de n'être qu'à Lui, soit donnée aux autres pour être leur mère, s'il lui plaît qu'elle soit fondatrice et comme telle reçoive son lot de calomnies et de persécutions, quand son amour enfin demande une œuvre, alors il faut que cette pauvre âme se laisse fondre et laminer par ses propres incertitudes, par les hésitations et les retards de son directeur, par les malentendus et les conflits de l'obéissance.

Le nouveau volume, intitulé fort adéquatement *Les Œuvres de Dieu*, nous présente la chronique de cette dernière étape. Il n'est que de la suivre pas à pas pour suggérer l'intérêt qui se dégage de cette lecture et la reconnaissance que nous devons à ceux qui nous l'ont fournie.

Nous sommes en 1907. La communauté des Visitandines expulsées de Romans est à Revigliasco près de Turin ; un peu plus tard, elle sera transférée à Mazzé dans le diocèse d'Ivrée. Sœur Louise-Marguerite est élue supérieure le 16 mai. Ses écrits, les notes qu'on lui avait ordonné de prendre sur les lumières qu'elle reçoit dans l'oraison, sont entre les mains de son directeur, le P. Alfred Charrier, S.J., avec qui elle est en correspondance assidue. Il en doit extraire la matière d'un volume pour répondre aux désirs du Maître. Mais il ne se prononce pas encore. Sans que rien dans ces révélations lui paraisse insolite ou de mauvais aloi, le rôle qui lui semble attribué dans la fondation de l'œuvre accable son humilité et le fait hésiter sur la valeur même des révélations de la Mère. Le

P. Hamon, auquel il a communiqué ses écrits, le confirme dans son sentiment favorable. Pourtant il se réserve encore ; par surcroît de précaution, il force la note du doute et des réprimandes, par maladresse peut-être, avouera-t-il. La pauvre Mère est au rouet. Qui croire ?

> Raisonnablement je dois croire plutôt vous que mes inspirations intérieures. Donc ou vous me trompez, et alors à qui se fier en ce monde si l'on ne peut plus croire son Père, ou je suis dans une complète illusion. Si je suis dans l'illusion, si vous le pensez, pourquoi ne me le dites-vous pas ? (p. 28).

Plus tard elle devait s'expliquer avec acuité sur les circonstances de cette souffrance :

> Mon éducation et mon caractère positif m'ont naturellement mise en garde contre le surnaturel et le mystique. Lorsque, après ma profession, j'ai commencé à recevoir des communications intimes de Notre-Seigneur, j'ai longtemps résisté et j'ai souffert de grands combats intérieurs. La clarté de l'action surnaturelle en moi et la direction du P. Charrier m'ont fait sortir de cet état de lutte. L'abandon, l'obéissance et surtout la simplicité ont vaincu mes résistances. Depuis que je suis supérieure, j'ai été à même de voir de près beaucoup d'illusions dans certaines âmes, beaucoup de fausse mysticité, et surtout des états d'hystérie et d'exaltation maladive. Cela m'a déjà mise en garde contre beaucoup de soi-disant grâces intérieures et états surnaturels. Puis ce que j'ai vu dans le P. Charrier (une note nous explique qu'il s'agit de sa lenteur à lui donner une appréciation ferme sur les grâces qu'elle recevait), en me faisant beaucoup de peine, a achevé de me faire douter de certaines communications intérieures, et peu à peu j'ai commencé à résister aux mouvements, lumières, et paroles intérieures que je recevais. Cela a rendu mon âme sèche, aride comme une terre sans eau. Et puis, je n'ai plus osé ni rien dire, ni rien écrire. J'ai craint d'être moi-même le jouet des mêmes illusions maladives que j'avais vues dans d'autres ; j'ai craint de tromper mon Évêque, et tous ceux à qui je me communiquerai. Alors je me suis

fermée de nouveau et n'ai rien écrit durant plus de dix mois (pp. 220-221).

Entre la Mère Louise-Marguerite et le P. Charrier, qui savent pourtant que leurs âmes sont unies à des profondeurs toutes divines, les malentendus élèvent une souffrance qui ne se dissipera qu'après bien des traverses. Mais à tous les plans — et c'est peut-être le plus beau trait de cette physionomie que nous révèle le troisième volume — la Mère sait trouver la note juste sous l'inspiration d'une surnaturelle prudence. Son abandon aux vues de Dieu, sa fidélité aux grâces reçues ne compromettent point sa soumission parfaite à celui qui avait autorité sur son âme ; et cette obéissance à son tour s'accommode cependant du rôle quasi maternel qu'elle se trouve jouer à l'égard de ce saint prêtre qui, tout en prêchant la miséricorde, est souvent plongé dans la crainte et dans la tristesse.

Il ne faut pas être triste, lui écrit-elle, mais toujours joyeux au service de notre adorable Maître. Êtes-vous triste parce que vous êtes souffrant? Las! mais cela n'est pas attristant de souffrir, de n'en plus pouvoir. C'est une si grande joie de donner sa vie goutte à goutte à Jésus et de sentir enfin que l'on s'use à son service, que l'on mourra pour lui (p. 47).

Et encore :

Il m'est impossible de comprendre comment vous pouvez penser que votre misère puisse surmonter la puissance de Dieu. Mais, mon Père, votre misère humaine, la mienne, celle de tout le monde, ce sont des atomes auprès de l'Amour Infini et de la divine Puissance. Si je pensais un instant que ma misère est plus grande que la miséricorde de Dieu et plus forte que sa puissance, je croirais faire le plus grand péché de ma vie. Il me semble qu'avec un peu de foi, un peu de confiance et un peu d'amour on ne peut avoir peur de rien (p. 143).

Longtemps le P. Charrier avait hésité à faire l'acte de consécration à l'Amour Infini qu'elle lui demandait de la part de Dieu. Quand enfin il se décide, elle lui écrit :

> Je suis assurée que cette donation complète, absolue de vous-même à l'Amour Infini va vous être une source de grâces nouvelles et d'une incomparable valeur. Il me semble que l'obstacle qui se dressait depuis quelques années entre nous a disparu, et que, dans une entière fusion de pensée, de sentiment et d'action, nous allons pouvoir travailler ensemble et de toutes nos forces à répandre par le monde la connaissance de cet Amour Infini qui est sa vie et son salut, parce qu'Il est son principe et sa fin.

Elle ajoute, dans un esprit qui nous livre la note foncière de cette sainte amitié :

> Il faut que, dorénavant, nous oubliant entièrement nous-mêmes, faisant une complète abstraction de nos intérêts, de notre jugement particulier, de nos désirs propres, nous devenions les instruments toujours dociles de cet Amour Infini, qui veut tout faire par Lui-même et ne nous emploie que pour mieux montrer sa puissance et sa divine habileté (pp. 209-210).

C'était en 1912. Mais en 1909, les événements avaient montré que le P. Charrier ne devait pas jouer le rôle qu'on avait d'abord cru, dans la diffusion extérieure, visible, de l'œuvre entrevue. Quand, surchargé de travail, de soucis, il renvoya à la Mère ses écrits, ce fut pour elle une « immense douleur ». La charge d'avoir à rédiger elle-même, sur l'avis de ses nouveaux conseillers et d'accord avec le P. Charrier, le « petit livre » que Notre-Seigneur lui demandait depuis longtemps, les malentendus qui s'élevèrent à nouveau autour de sa publication,

sa réélection à la supériorité en 1910, tout cela lui apprenait qu'

il faut que l'Amour Infini soit le seul Maître dans nos âmes, qu'il les manie à son gré, les remplisse de lui-même, qu'il leur fasse opérer tous ses vouloirs sans qu'aucune considération, si bonne qu'elle paraisse, puisse nous porter à résister... Ce n'est pas agréable pour notre nature d'être ainsi livrée à l'Amour Infini. Il faut tellement perdre son être propre dans ce feu divin, tellement faire ce que l'on n'aurait jamais voulu faire, tellement aller au-delà et au-dessus du possible et du faisable... C'est si bon de Le voir faire Lui-même son œuvre! Il n'a pas besoin de nous pour agir, Il veut seulement se servir de nous par la souffrance. Ces souffrances qu'Il nous envoie, Il les bénit et Il les prend pour les unir aux siennes; et, avec ce divin mélange, Il opère des prodiges. C'est toujours comme au temps où il guérissait l'aveugle en mêlant un peu de terre avec sa salive et en appliquant ce mélange sur les yeux éteints. Un peu de terre foulée aux pieds (cœurs meurtris, âmes déchirées, corps brisés) et un peu de Jésus, Dieu et homme, voilà le mélange sacré qui opère tout bien. Toutes les âmes qui seront appelées à coopérer à l'œuvre de l'Amour Infini souffriront dans le plus intime de leur être. Il faut qu'elles l'acceptent et le veuillent; mais qu'elles restent unies dans l'Amour (pp. 137-138).

Notre-Seigneur le lui enseignait lui-même :

Je me voyais tout à l'heure si néant, si totalement impuisante à remplir la mission du bon Maître. J'étais là sans forces; je ne pouvais même pas aller jusqu'au bout de la terrasse, et en même temps je sentais au fond de l'âme une voix, un mouvement, une résonance divine qui disait : Et pourtant c'est toi qui dois porter les débordements de mon Amour Infini à tous les prêtres et par eux aux extrémités du monde. J'ai dit : Comment cela pourra-t-il se faire? Mais aussitôt j'ai fermé les yeux de mon âme et j'ai murmuré dans un sentiment de foi surnaturelle et aveugle, en baissant la tête : Rien n'est impossible à Dieu! (p. 150). — J'ai demandé à Jésus ce qu'il fallait faire.

Il m'a dit : Rien ; laisse seulement ma Volonté se faire en toi (p. 146).

Le principal promoteur de l'Œuvre Sacerdotale demandée devait être Mgr Mathieu Filipello, évêque d'Ivrée. En 1910, il ordonna à la Mère Louise-Marguerite de rédiger les statuts selon les lumières qu'elles avaient reçues et s'entremit pour les faire approuver à Rome. L'affaire souffrit quelques retards. Pourtant les instances de Jésus se multipliaient :

Il a dit : Je veux remplir les âmes de mon Amour Infini ; puis il a ajouté avec un accent de prière : Ouvre le cœur de mes prêtres afin que je verse en eux, et par eux dans le monde, l'amour qui me presse (p. 203).

Être *un*, c'est n'avoir qu'une même pensée, une même aspiration, un même mouvement. Pour que tous les prêtres du monde ne fassent qu'*un*, il faut qu'ils se réunissent dans un même vouloir, dans un même acte ; il faut qu'ils aient spirituellement un lieu de rencontre où ils se retrouvent. Ce lieu de rencontre ce sera le Cœur Sacré de Jésus ; cet acte qui les unira l'un à l'autre et tous ensemble à Dieu, Amour Infini, ce sera un acte de consécration, de donation pleine et entière au Cœur Sacré de Jésus-Christ, tabernacle de l'Amour Infini (p. 152).

A l'oraison, tout à l'heure, Notre-Seigneur m'a montré de nouveau cette grande armée de prêtres et Il m'a dit : Je te charge de leur distribuer les armes. En même temps, Il me fit comprendre que ces armes sont l'Amour ; qu'il fallait faire aux prêtres la révélation de l'Amour Infini qui est Dieu, qui est en Dieu et que Dieu a pour eux. Et cette révélation allumera dans les cœurs des prêtres un si grand retour d'amour qu'ils deviendront ardents pour combattre le mal et puissants pour subjuguer les âmes (p. 217).

En 1912, nouveau déménagement de Mazzé à Parella.

En mai 1913, sa deuxième supériorité terminée, elle « rentre dans le rang » avec une promptitude qui édifie ses compagnes :

> La santé de cette vénérée Sœur est bonne, écrit l'une d'elles, et c'est un plaisir de pouvoir jouir un peu, chacune à son tour, de son entretien en Communauté, où elle prend le dernier rang et le plus effacé, avec une humilité et une simplicité ravissantes. Nulle personne étrangère ne pourrait se douter, à voir son attitude, que ma Sœur si rabaissée et qui disparaît dans la foule avec tant de naturel, est celle-là même qui vient d'occuper la première place pendant six ans et d'y montrer tant de talents supérieurs et de vertus éminentes (p. 241).

Une autre phase de sa vie allait commencer : elle y reconnaissait elle-même sa montée au Calvaire après sa vie publique. A la suite de circonstances particulièrement douloureuses, son évêque jugea sage de lui faire quitter Parella et lui donna ordre de se rendre à la Visitation de Rome à petites étapes. Avant Rome, il y eut Turin, Gênes, Pise, Mazza-Cozzile, de nouveau Pise, Bologne. Des nouvelles et des ordres arrivaient, contradictoires, de Parella, d'Ivrée. A qui devait-elle obéissance? Un instant ceux-là mêmes qui s'étaient montrés le plus fermes à la soutenir eurent une hésitation. Avant que le recours de conscience qu'elle s'était résignée à faire auprès de la Congrégation des Religieux ne fût venu l'assurer qu'elle n'avait point failli à l'obéissance, on conçoit l'agonie que traversa son âme. Elle ne s'en étonnait point; c'était elle qui rendait courage aux autres :

> Je vous vois troublé, écrivait-elle au P. Charrier, par le nombre et la grandeur de mes épreuves actuelles; mais croyez bien qu'elles iront à des extrémités de douleurs plus profondes et plus intenses. Je me suis offerte en victime à Jésus, et l'Œuvre de son Amour ne s'établira que sur la complète immolation de tout mon être; avant même que je m'offrisse moi-même, l'Amour Infini avait

déjà mis sur moi son action sacrificatrice, et depuis mon enfance, soit au corps, soit en l'âme, je n'ai jamais cessé de souffrir. Que l'Amour soit glorifié, c'est tout ce qu'il nous faut désirer et vouloir (p. 274).

A Rome, où, sur l'ordre de son évêque, elle entretient de grands dignitaires de l'Église de l'Œuvre sacerdotale, on adopte, comme base même de l'œuvre, l'idée d'une fondation religieuse dont le but serait de prier tout spécialement pour l'Église et les prêtres. L'affaire se décide assez rapidement pour que, en 1914, Mère Louise-Marguerite puisse revenir s'installer dans le diocèse d'Ivrée, à Vische. La petite maison qu'elle y loue est celle qu'elle a vue dans l'oraison vingt-cinq ans plus tôt. Son confesseur de Rome, Mgr Gerlardo, lui avait dit, avant son départ : « Peut-être aurez-vous encore à souffrir beaucoup, et il vous faut un grand courage ; mais vous pouvez être certaine que cette fondation est bien selon la volonté de Dieu et que vous faites cette divine Volonté en la faisant » (p. 324). Elle ne voulait pas autre chose.

> Je m'attends à tout, écrit-elle au P. Charrier, pour vous, pour moi et pour d'autres; mais je sens aussi et je vois, comme vous, une volonté de Dieu toujours plus claire pour cette Œuvre, et bien que parfois les souffrances intimes soient intenses, je me sens portée et soutenue par cette divine volonté, et le fond de mon âme est presque continuellement dans un état d'adoration et d'immobilité admirative devant l'Amour Infini qui conduit tout avec force et douceur (p. 366).

Indignations, reproches, calomnies, poursuites, elle accepte tout :

> Laissons passer l'orage, mon bon Père, tout ce qui vient des créatures et tout ce qui n'est qu'extérieur n'a jamais qu'un temps et ne peut pas grand'chose contre les œuvres de Dieu. Si cette fondation est voulue de Notre-Seigneur, il saura bien la conserver; et si elle n'est pas voulue, nous ne la voulons pas non plus (p. 342).

Le P. Charrier lui-même se voit tenu par l'obéissance à une certaine réserve. La guerre, qui vient d'éclater, ne facilite pas l'établissement de la nouvelle fondation. Mais la fondatrice entrevoit l'avenir : « J'aimerais à avoir des filles de tous les pays pour pouvoir faire circuler l'Amour Infini partout. Si Jésus veut, il les enverra un jour » (p. 356). En attendant, Jésus allait priver de leur mère le petit troupeau instable et menacé. Une maladie douloureuse l'emporta.

Vingt ans plus tard, après quelles tempêtes, la Visitation de Vische, devenue canoniquement « Béthanie du Sacré-Cœur », comptait une cinquantaine de religieuses « de tous les pays », et le fondateur de l'Alliance Sacerdotale, l'Évêque d'Ivrée, constituait le tribunal ecclésiastique chargé du procès informatif diocésain de la Servante de Dieu. « Que sera l'avenir ? avait écrit le P. Charrier, le 18 mai 1915, quatre jours après la mort de la Mère. Que deviendra la chère fondation? Que répondra Rome? Je ne puis croire que tout est fini. Ne serait-ce pas plutôt que tout commence ? Si le grain de froment ne tombe en terre et ne meurt, il n'y a pas de moisson. Est-ce cela que Dieu veut? En attendant, j'adore sa sainte Volonté et je prie la sainte Mère Louise-Marguerite de la Touche. » (p. 387)

fr. P. de Menasce, O. P.

Saint Jean de la Croix [1]

Romps la toile de cette douce rencontre

Cette toile est l'obstacle à la grande entreprise, car il est facile d'arriver à Dieu, une fois ôtés les empêchements et toiles qui nous séparent. Ceux-ci se réduisent à trois toiles, qu'il faut rompre pour posséder Dieu parfaitement. C'est à savoir : la temporelle, par laquelle on entend toute créature; la naturelle, sous laquelle on comprend les opérations et inclinations purement naturelles; la sensitive, qui comprend seulement l'union de l'âme et du corps, la vie sensitive et animale, dont saint Paul dit : « Nous savons que, si notre demeure terrestre se dissout, nous avons une habitation de Dieu dans le ciel » (II Cor., v, 1). De toute nécessité, les deux premières toiles doivent être rompues, pour que l'âme parvienne à cette possession et union de Dieu par amour, où toutes choses du monde sont niées et renoncées, tous les appétits et toutes les affections naturels mortifiés, et les opérations de l'âme divinisées. Cette rupture s'est opérée dans l'âme par les rencontres de cette flamme alors douloureuse, parce que, dans la purification spirituelle, comme nous l'avons dit plus haut, l'âme achève de rompre ces deux toiles et de s'unir comme elle est maintenant, et il ne reste plus à rompre que la troisième : celle de la vie sensitive. Aussi disons-nous *toile* et non pas *toiles*, parce qu'il n'y en a pas d'autre que celle-là, qui est déjà si subtile et délicate et

(1) Voici, traduit d'aussi près que possible, sur la première rédaction, le début du commentaire du 6e vers de la 1re strophe de *La Vive Flamme*.

spiritualisée par l'union, que la flamme ne la trouve pas pénible et ne la fuit pas, comme elle faisait pour les autres, mais elle la trouve savoureuse et douce. Et ainsi la mort de semblables âmes est toujours plus suave et plus douce que ne leur fut toute la vie, car elles meurent d'élans et de rencontres savoureuses d'amour, — comme le cygne qui chante plus doucement quand il veut mourir et se meurt. C'est pourquoi, dit David, « la mort des justes est précieuse », parce qu'alors les fleuves d'amour de l'âme vont entrer dans la mer, et ils sont alors si larges, si immensément élargis (par le barrage qui en empêche l'écoulement) qu'ils semblent déjà des mers. Alors se joignent le commencement et la fin pour accompagner le juste qui va et part à son royaume, oyant les louanges des confins de la terre, qui sont la gloire du juste.

L'âme se sent en ce moment favorable, en ces glorieuses rencontres, si proche de tant gagner pour posséder parfaitement le Royaume, car elle se voit pure et riche et disposée à cela; car, dans cet état, Dieu leur (1) laisse voir sa beauté (la beauté de l'âme) et il leur confie les dons et vertus qu'il leur a donnés, parce que tout pour elles tourne en amour et louange, n'y ayant plus de levain qui corrompe la masse, et l'âme voyant qu'il ne lui manque plus que de rompre la toile amincie de cette humaine condition de vie naturelle où elle se trouve empêtrée et emprisonnée, où sa liberté est empêchée par le désir de se voir déliée et de se voir avec le Christ. Lorsque cette trame de l'esprit et de la chair, qui sont de nature si différente, se défait, chacun reçoit sa part, la chair reste sur la terre et l'esprit vole à Dieu qui l'a donné, car *la chair ne sert de rien*, comme dit saint Jean, elle empêche plutôt ce bien de l'esprit; l'âme souffrant très fort qu'une vie si basse empêche l'autre si haute, elle demande que celle-là se rompe.....

(1) Comme il arrive souvent à lui et à d'autres mystiques, saint Jean de la Croix passe sans le remarquer du singulier au pluriel.

Ainsi la strophe entière peut se résumer comme suit : O flamme de l'Esprit-Saint, qui transperces si intimement et si tendrement la substance de mon âme et la cautérises de ton ardeur! Tu es si aimable que tu te montres avec le désir de te donner à moi en vie éternelle accomplie! Si, naguère, mes demandes n'arrivaient pas à tes oreilles, quand — avec anxiété et fatigues d'amour, où peinait la faiblesse de mon sens et de mon esprit, à cause de la grande faiblesse et impureté, du peu de force d'amour qu'ils avaient — je te demandais de me délier, parce que mon âme te désirait ardemment quand l'amour impatient ne me laissait pas conformer si parfaitement avec cette condition de vie où tu voulais que je vécusse, et les anciens élans d'amour n'étaient pas suffisants devant toi, parce qu'ils n'avaient pas assez de substance, — maintenant que je suis fortifiée en amour, que, non seulement mes sens et mon esprit ne défaillent pas devant toi, mais que, fortifiés par toi, mon cœur et ma chair exultent dans le Dieu vivant, pour la grande conformité qu'ils ont avec lui, maintenant que je demande ce que tu veux que je demande, et que, ce que tu ne veux pas, je ne le veux pas, je ne puis même pas, il ne me vient même pas en pensée de le demander, et puisque déjà maintenant mes demandes sont devant tes yeux plus fortes et raisonnables, car elles sortent de toi et tu les veux, je te le demande avec saveur et joie en l'Esprit-Saint, puisque *mon jugement sort de ta face* et que c'est le moment où tu apprécies et écoutes mes prières, romps la toile délicate de cette vie, et ne la laisse pas durer jusqu'à ce que l'âge et les années la coupent d'une manière naturelle, pour que je puisse t'aimer dès maintenant avec la plénitude et satiété que désire mon âme, sans terme et sans fin.

(1) *Llama de Amor viva. Cancion primera*, n. 24, 25, 30. Éd. Critique Silverio, t. IV, pp. 27-28. Cf., dans Hoornaert, qui traduit, plus largement, sur la deuxième rédaction, *Vive Flamme*, pp. 164-166, 170.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Les Chrétiens dissidents dans notre prière catholique

Le mois de janvier ramène l'octave de prière pour la réunion des chrétiens, fixée aux jours qui s'écoulent entre la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome (18 janvier) et celle de la Conversion de saint Paul (25 janvier). Nous voulons ici proposer quelques très simples considérations sur cette octave et, au-delà de l'octave, sur ce que pourrait être notre prière en vue de l'unité de l'Église.

Deux temps sont plus spécialement consacrés à la prière pour la réunion de tous les chrétiens en une seule Église : l'octave du 18 au 25 janvier et la neuvaine qui s'étend entre l'Ascension et la Pentecôte. Dans l'encyclique *Provida matris* (5 mai 1895), Léon XIII demandait que l'on consacrât les jours préparatoires à la Pentecôte à prier pour hâter « l'œuvre de réconciliation de nos frères séparés », et, à la fin de son encyclique sur le Saint-Esprit, *Divinum illud munus* (9 mai 1897), il établissait à perpétuité cette neuvaine « ad maturandum christianae unitatis bonum » et la gratifiait d'indulgences.

Dix ans après, cependant, une autre initiative était prise, dans le monde anglican cette fois. Simultanément, le P. Paul James Francis Watson, ministre épiscopalien à New-York et fondateur d'une « Société de l'expiation » (1899), et le Rév. Spencer Jones, en Angleterre, prenaient l'initiative de consacrer à la prière pour l'unité les jours qui unissent les deux fêtes de la Chaire de Saint-Pierre à Rome et de la Conversion de saint Paul. Ceci se passait en 1907. L'un et l'autre initia-

teurs sont encore en vie : le P. Paul est entré, avec les membres de sa Société, dans l'Église catholique romaine; le Rév. Spencer Jones, vieillard maintenant, après avoir donné un ouvrage bien connu sur la primauté romaine (1), poursuit son apostolat au sein de son Église.

L'expansion de ce mouvement de prière est vraiment impressionnant, d'autant qu'il s'agit de prières publiques organisées par le clergé. En Angleterre, au sein de l'Anglicanisme, sous l'action du *Church unity Octave Council* (Prés. : Rév. Spencer Jones; Chairman : Rév. H. J. Fynes-Clinton), un grand nombre de clergymen se sont engagés à célébrer l'octave et à la faire célébrer dans leurs églises. Ils étaient 79 en 1929, 942 en 1935; ils dépassent aujourd'hui le millier, et, comme les promoteurs n'ont pas caché qu'ils répudiaient expressément le mythe, cher aux Anglicans, d'un « catholicisme *non-romain* », ces clergymen se sont vus assez rudement pris à parti par leurs confrères anti-romains (2). Une organisation semblable, dans l'Anglicanisme américain, existe depuis plus fraîche date (1930), et c'est seulement à la fin de 1935 qu'une campagne en faveur de l'octave a été vraiment entreprise. Elle a rencontré, elle aussi, une vive contradiction; 262 clergymen cependant s'engagèrent dès lors à célébrer l'octave, et nul doute que leur nombre ne s'accroisse notablement au cours de ces années.

Le zèle d'un prêtre catholique français, M. l'abbé Paul Couturier, de Lyon, a gagné à l'octave des prélats et des amis orthodoxes russes. La Confraternité orthodoxe de Saint-Benoît, acquise par lui à cette cause, a obtenu, avec l'appui de Mgr Tichon, archevêque orthodoxe de Berlin, que le concile des évêques russes à l'étranger, réuni à Sremski-Karlovcy en octobre 1935, permît la célébration de l'octave par les orthodoxes à la discrétion des prélats régionaux. L'octave a été célébrée en 1936, en particulier à Londres et à Lyon. Un appel adressé aux évêques et aux communautés ortho-

(1) *England and the Holy See. An essay towards Reunion.* Intr. de lord Halifax. Londres, 1902.

(2) Voir le *Church Times* du 6 novembre et les numéros suivants jusqu'à la fin de l'année. Malgré la réserve et la discrétion anglaises, ces critiques valent à peu près ce qu'on peut trouver de moins bon sous la plume des clercs de tous pays et de toute obédience.

doxes, et approuvé par la hiérarchie, permet d'espérer pour 1937 une large participation des orthodoxes aux prières pour l'unité durant l'octave de janvier.

Dans l'Église catholique, enfin, cette octave a trouvé un accueil vraiment notable. Et d'abord du Saint-Siège lui-même. En 1909, à la demande des catholiques américains, Pie X approuvait l'octave (1), et, par lettre apostolique du 25 février 1916, Benoît XV en encourageait la célébration dans toute l'Église et y attachait de précieuses indulgences (2). Pie XI l'a aussi bénite, et sans doute une réponse favorable sera-t-elle donnée, dans un avenir rapproché, aux demandes pressantes adressées à Rome en vue de prescrire la célébration de l'octave dans toute l'Église catholique. En France en particulier, l'octave est célébrée en plusieurs centres, notamment à Paris (Sacré-Cœur) et à Lyon. Sans supplanter la neuvaine préparatoire à la Pentecôte, cette octave, plus spécifiquement orientée vers l'unité ecclésiastique (son début à la fête de la Chaire de Saint-Pierre à Rome est intentionnellement significatif), semble avoir la faveur de nombreux chrétiens non-catholiques et devoir prendre, dans les manifestations du désir de réunion, une place toute spéciale. De fait, nous avons là un type fort intéressant de mouvement spirituel riche en promesses, une initiative venue de la périphérie de l'Église, — et même, dans le cas, d'au-delà des frontières —, née d'une inspiration intérieure et non d'une motion officielle, mais assumée par la hiérarchie, adoptée par l'autorité centrale, et dès lors douée d'une grande puissance de très large *assimilation dans l'unité*. Les grands mouvements de piété, de réforme ou de renouvellement, dans l'Église, sont le plus souvent de cette sorte.

En tout cas, le fait que l'octave réunit ceux de nos frères séparés qui nous sont les plus proches est pour nous autres, catholiques, un motif pressant d'y accorder notre prière. Non pour le mirage fallacieux d'unir dans la prière ou le culte des âmes que n'unit encore ni la foi ni la vie ecclésiastique; mais parce qu'il n'est ni meilleure pédagogie de l'unité, ni plus efficace expression de nos désirs qu'une prière simultanée et convergente : tels ces amis qui se sont blessés

(1) Cf. M. Pribilla, S. J., *Um kirchliche Einheit*, Fribourg, Herder, 1929, p. 204.

(2) *Acta Apost. Sedis*, IX (1917), pp. 61-62.

mutuellement et qui, en même temps, chacun de son côté, mais cependant en le laissant voir, formulent un sentiment de regret et de pardon. De prier ensemble, je veux dire en même temps, pour un terme que l'on sait devoir nous être commun, c'est déjà consentir à l'unanimité. Et si l'on réfléchit que nul ne prie que Dieu ne l'ait fait prier, on admettra que la grâce d'une telle prière se présente comme le prodrome d'un exaucement total et définitif.

Nous nous unirons donc à la prière de tant de frères chrétiens, catholiques ou non. Prêtres, nous inviterons les âmes chrétiennes à prier, à offrir à Dieu, en amour, des sacrifices à cette intention; nous donnerons une expression collective et publique à cette prière, surtout à la messe paroissiale du dimanche, et nous parlerons à nos fidèles de l'Église, de la désunion des chrétiens, de la prière du Christ pour l'unité et de l'œuvre très sainte de la réunion. Religieux et religieuses, nous orienterons en ce sens notre vie de prière et d'union à Notre-Seigneur; si nous le pouvons, nous déterminerons nos frères et nos sœurs à faire de même avec nous, aussi collectivement et unanimement qu'il sera possible (1).

Que demanderons-nous à Dieu ? Nous le savons très bien, par cet instinct de la prière qui est au cœur de tout chrétien. Au surplus l'Évangile, la liturgie, les exemples les plus autorisés expriment-ils les objets de notre prière. Nous reprendrons la prière même du Seigneur : *Sanctifiez-les dans la Vérité, que tous soient un, afin que le monde croie...* (Jean, XVII, 17 et 21). Nous demanderons à Dieu de nous accorder la grâce de l'union (2), d'éclairer ceux qui sont encore en dehors de la vérité, de les délivrer de l'esprit de schisme, des préjugés, de l'erreur, de ne pas considérer nos péchés et nos fautes sans nombre, mais la foi de son Église, et d'accomplir en celle-ci, selon son bon vouloir, la paix et l'unité (3) ; enfin, sachant que nous donnons corps, sans cesse, à la

(1) On peut demander renseignements et tracts sur l'octave à M. l'abbé P. Couturier, professeur à l'Institution des Chartreux, Lyon.

(2) *Tuae unionis gratiam clementer infunde* (Collecte de la messe votive *pro unione Ecclesiae tempore schismatis*).

(3) *Ne respicias peccata mea, sed fidem Ecclesiae tuae, eamdem secundum voluntatem tuam pacificare et coadunare digneris* (Prière indulgenciée par Benoît XV pour l'octave, tirée des prières avant la communion, au Missel romain).

sécession de nos frères séparés par la médiocrité de notre fidélité au Christ et de notre sens catholique, nous demanderons à Dieu de « nous préserver de toute faute qui pourrait les éloigner de nous (1) ».

Tout cela est clair. Il est pourtant une autre forme de prière en vue de l'unité, indépendante d'ailleurs de l'octave ou de la neuvaine, et dont nous voudrions proposer l'idée aux âmes qui, vraiment consacrées au Christ dans l'Église catholique, souffrent de nos divisions comme d'une blessure personnelle ou d'une peine de famille. Le point de vue que nous voulons suggérer paraîtra peut-être nouveau; nous le croyons absolument fondé en théologie et riche des réalités chrétiennes les plus délicates. En deux mots, il ne s'agit plus seulement de prier pour nos frères séparés, pour leur « conversion », plus même, à proprement parler, pour l'avènement de l'unité (ce qui reste, bien sûr, toujours à faire); mais, considérant la chrétienté en son état actuel de division, de prendre avec nous nos frères séparés, dans notre prière catholique et, en même temps qu'en le nôtre propre, d'accomplir notre prière et tout notre office de religion en leur nom.

Pour bien comprendre cela, il faut se rappeler ce que sont les dissidents, pour autant qu'une bonne foi dont nous ne pouvons juger leur permet d'être chrétiens, au regard de l'unique Église qui est l'Église catholique. En très bref (2), voici : Tout baptisé est, par son baptême (supposé valide), incorporé, en même temps qu'au Christ, à l'unique Église qui est le Corps du Christ. Tant que ce baptisé n'aura pas fait, soit positivement, soit par un refus de grâce et de lumière, adhésion personnelle au schisme ou à l'hérésie, quelle

(1) Prière indulgenciée par Benoît XV, *ad unitatem Ecclesiae impetrandam* (*Acta Apost. Sedis*, VIII, 1916, p. 138; l'original est en italien).

(2) Nous avons déjà touché ce sujet (*La Vie Spirituelle*, supplément, octobre 1936, pp. 176 s.) et comptons y revenir dans un volume à paraître en avril aux Éditions du Cerf sous le titre de *Principes d'un « Œcuménisme » catholique*, où ce qui est énoncé rapidement ici sera justifié et développé.

que soit sa situation apparente, il est réellement un membre de l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Cependant, qu'il soit tel ou qu'il soit réellement et formellement devenu hérétique ou schismatique (aucun homme ne peut en juger, et Dieu seul connaît les siens), s'il est né et s'il a été élevé au sein d'un groupement chrétien hérétique ou schismatique, il ne trouvera jamais, pour rendre un digne culte à Dieu (1) et s'unir parfaitement à lui, la totalité des moyens que le Christ nous a laissés pour cela, après les avoir acquis de sa vie, et qui constituent le trésor ou la dot de son Église. Les hérésies sont en effet hérésies en ceci que, retenant les éléments sans lesquels il n'y aurait plus de christianisme du tout, elles nient ou méconnaissent ou gauchissent et adultèrent telle ou telle réalité de l'*Una catholica*.

Aux protestants il manquera, pour une vie de louange et d'union à Dieu, la vérité de la foi aux mystères, les sacrements sauf le baptême et le mariage, et donc la vie et les grâces sacramentelles, le trésor de la tradition spirituelle et ascétique de l'Église, le bienfait inappréciable de la communion fraternelle catholique, des certitudes objectives et des appuis pour l'action donnés par le gouvernement spirituel de la hiérarchie. Chacune de ces choses sèchement énumérées ici représente un des dons que nous a faits la miséricorde de Dieu pour nous faire vivre dans l'union à la sainte Trinité par la foi et la charité, c'est-à-dire — car c'est la même chose — pour réaliser l'Église. Faute de quoi ces groupements chrétiens, qu'on ne peut même plus appeler véritablement des Églises, n'offrent à leurs membres qu'un christianisme diminué, un culte très imparfait (sans eucharistie ni sacerdoce), des conditions de vie spirituelles précaires et appauvries.

Les orthodoxes ou chrétiens d'Orient non unis à Rome, eux, ont gardé presque tout du trésor de l'Église. Ils ont la foi aux mystères, seulement imparfaite ici ou là (Procession du Saint-Esprit, Immaculée-Conception, constitution de l'Église); ils ont la succession épiscopale et la vérité de tous les sacrements; ils ont le culte des saints et par-dessus tout de la Vierge, une magnifique tradition ascétique et spirituelle. La seule chose qui nous divise vraiment, c'est leur refus

(1) *Ut tibi digne valeat* [*populus christianus*] *famulari* (Collecte de la messe votive *pro unione*).

d'accepter les conditions d'une pleine et totale incorporation dans l'unité : refus qui entraîne, outre l'insécurité de l'unité de la foi et de la communion ecclésiastique, l'attachement à une forme particulière de tempérament religieux, d'ailleurs magnifique, comme au type unique de christianisme authentique. C'est cela qui, précisément, est triste : de penser que tant de réalités profondes, qui sont le fait de peuples où le christianisme a trouvé une expression singulièrement riche et attachante, se soient fait un statut séparé et manquent d'être incoporés à la catholicité en laquelle tous les peuples, toute la diversité des choses humaines sanctifiées doivent être assumés dans l'unité.

Cela nous fait mal au cœur, à nous qu'habite et hante la nostalgie de l'unité, de voir tant de magnifiques choses chrétiennes demeurer en dehors de l'Église unique et sainte. Tout cela, qui devrait, dans l'unité, trouver son sens et répondre à une vocation vraiment catholique, se trouve, en dehors de l'Église, limité, faussé, mêlé d'erreurs, précaire et appauvri. La prière des protestants, pour autant que nous pouvons la connaître, est souvent animée par un intense et religieux sentiment de consécration intérieure. Mais de penser que toute cette prière se fait en dehors de l'Église, sans rapport à l'Eucharistie, que toutes ces Cènes ne sont pas l'Eucharistie et qu'il n'y a rien là où des frères chrétiens mettent le plus intense de leur foi. Quelle tristesse ! Et ces cultes anglicans, ces clergymen qui se croient prêtres et ne le sont pas, ces espèces qu'ils pensent consacrer et devant lesquelles ils s'agenouillent... quel crève-cœur ! Ce moment où, après s'être senti si proches les uns des autres, ils nous demandent : « Mais alors, pour vous, nous ne sommes pas prêtres et ce que nous faisons n'existe pas ? » — Comment donner sens et valeur à tout cela ? Vraiment, tout cela n'est-il rien, vraiment, tout cela est-il en dehors de l'Église ?

En vérité, tout cela n'est pas rien, mais il n'y a qu'un moyen, si l'on croit vraiment à l'Église comme Corps du Christ, de reconnaître à tout cela quelque valeur chrétienne, c'est de le considérer comme ayant rapport à l'Église. S'il

n'y a, en effet, qu'une véritable Église, l'unique Épouse du Christ, il n'y a qu'une fidélité au Christ, celle de l'Église et celle de chacun de nous dans l'Église. Tout ce qu'il y a de bon et de vrai dans le monde, tout ce qui peut être dispersé de chrétien dans le monde, en l'émiettement des groupes dissidents et des sectes, tout cela, en réalité, appartient invisiblement à l'unique Église et tend, par sa nature même et son vœu le plus intime, à l'unité plénière et visible de l'*Una Sancta Catholica*.

Il y a, en effet, de l'unité et de l'ordre dans les choses. Comme il n'y a métaphysiquement qu'un univers, parce qu'il n'y a qu'un plan créateur, il n'y a spirituellement qu'une Église parce qu'il n'y a qu'un Médiateur de rédemption et de vie. Aussi rien n'est dans le monde louange à Dieu que dans et par l'Église, et rien dans l'Église que dans et par Jésus-Christ. C'est cette idée qui se trouve sous la doctrine théologique de l'Eucharistie cause finale de tous les sacrements (1). Parce que l'Eucharistie ne contient pas seulement la vertu sanctifiante du Christ, mais le Christ lui-même, elle est la consommation et le motif profond de tous les sacrements et de toute grâce non seulement sacramentelle, mais simplement chrétienne. Si Dieu n'agrée rien de l'humanité que dans le Christ, il est vrai aussi que le Christ ne se communique dans le détail de son action sacramentelle et extra-sacramentelle qu'en vue de et comme par référence à la communication suprême qu'il fait de soi dans l'Eucharistie. S'il n'y a de sainteté dans le monde que par rapport au Christ, en vue du Christ, en lui et par lui, il n'y a de communication du Christ que par rapport à l'Eucharistie et en vue de l'Eucharistie (2). Le Christ ne connaît pas de membre de lui-même en dehors de l'Église son Épouse, qu'il nourrit et constitue de sa propre chair (3). On pourrait approfondir, étendre, orchestrer ces considérations. On ne sortira pas de cette triple vérité : que rien, aucune prière, aucun culte n'est agréé de l'humanité par Dieu que dans le Christ, c'est-à-dire, pour autant, dans le Corps du Christ qui

(1) Cf. S. Thomas, *Sum. theol.*, III^a Pars, q. 65, a. 3, et q. 73, a. 3.

(2) Ici-bas, car, dans la patrie, la communication est immédiate et plénière, non plus sacramentelle. Cf. S. Thomas, *ibid.*, q. 80, a. 2.

(3) Eph., v, 28-30; et cf. A. Vonier, O. S. B., *The Spirit and the Bride* (Londres, 1935), le chapitre intitulé : « In sinu Ecclesiae ».

est l'Église, et que rien n'est donné par Dieu à l'Église ou offert par l'Église à Dieu qui n'ait rapport à l'Eucharistie, suprême et intime communication du Christ à l'Église de la terre.

Nous pouvons maintenant comprendre ce que représentent le culte et la vie sainte dans les chrétientés dissidentes pour autant que, en raison de la bonne foi de leurs membres, elles sont encore des chrétientés (1). Au regard du théologien, ils présentent un christianisme incomplet, limité et faussé par des négations (ainsi, chez les protestants, méconnaissance ou négation des sacrements, de la Vierge, etc.), mais, pour ce qu'il a (anormalement) de réellement chrétien, ce christianisme est catholique de droit et tend intérieurement, par sa nature même, à s'incorporer, se parfaire et se consommer dans l'unité et la vérité catholiques, n'ayant de valeur, finalement, que par un rapport interne et secret à l'Eucharistie qui est au sein de l'Église. Ainsi la prière et la Cène des protestants, la liturgie des Anglicans, se réfèrent-elles à l'Eucharistie de l'Église catholique et trouvent en celle-ci tout ce qu'elles peuvent avoir de sens, de valeur et d'efficacité. Quant à l'Eucharistie et à la prière ecclésiastique des communautés orthodoxes, ce sont les nôtres mêmes, illégitimement séparées du corps visible de l'Église.

Dès lors, que pouvons-nous faire, tant que dure la division des chrétiens, nous qui, indignes et infidèles par tant de côtés, n'en sommes pas moins les fils de la promesse et les héritiers de tous les trésors du Christ laissés en dot à son Église ?

Prier pour nos frères dissidents.

Pas seulement au sens où l'on parle communément de prier *pour* quelqu'un, c'est-à-dire *en sa faveur*; mais en ce

(1) Au-delà d'elles, ce que nous disons ici vaudrait, *positis ponendis*, pour les âmes justes des peuples païens et même pour tout ce qu'il y a de bonté dispersée dans le monde. On pourrait développer ainsi un aspect de ce qu'on pourrait appeler une spiritualité missionnaire ou apostolique.

sens très délicat et très profond que nous prierons *à leur place*, ou plutôt que nous les prendrons dans notre prière pour que, en nous et par nous, leur prière et leur culte s'unissent expressément à ceux de l'Église, qui se consomment dans la célébration de l'Eucharistie.

Tout chrétien porte en lui ses frères, par l'amour, et les représente devant Dieu. A la J. O. C., chez les scouts, on a compris cela profondément : souvent, les sections jocistes organisent la représentation de la section à la messe : un ou plusieurs jocistes assistent à la messe et, le plus souvent, y communient, pour tous leurs camarades, ceux de la section, ceux de toute la J. O. C., ceux de la classe ouvrière tout entière; ils portent leurs frères avec eux dans des entrailles de charité apostolique et de prière, avec le désir de rendre à Dieu l'adoration que d'autres ne peuvent pas, ou ne veulent pas lui rendre.

Le servant de messe, à l'autel, ne *représente*-t-il pas toute l'Église, dont la messe est le sacrifice ?

Quant au prêtre, son caractère représentatif est encore plus accusé. Non seulement par une charité sacerdotale qui, dérivée et inspirée de celle du Christ, porte en soi toutes les âmes, mais par sa fonction même. Le prêtre est l'homme du sacrifice eucharistique, et *ce sacrifice ne peut s'accomplir* qu'il n'y communie. La communion du prêtre à la messe n'est pas une communion individuelle, privée; c'est une communion de fonction, non au sens administratif, mais au sens organique et vital du mot. Le prêtre communie comme ministre, au nom de toute l'Église, pour le Corps mystique tout entier, à qui seul revient de se nourrir du corps réel du Christ. Ainsi le prêtre, partie prenante par la communion du sacrement qui est la consommation, le motif et la justification de tous les autres, et non seulement de tous les autres, mais de tout ce qu'il y a de chrétien et d'agréable à Dieu dans le monde, est-il, en sa charité sacerdotale eucharistique, le réceptacle, le confident et comme le reposoir de l'adoration du monde. Quelle « collecte » de toutes les intentions du pauvre monde, quelle gerbe de toute l'adoration dispersée par la terre, authentique ou fourvoyée, officielle ou inconsciente, devrait être notre action de grâces à nous, prêtres, qui sommes, dans notre communion publique, les ministres de la louange de toute la terre !

Alors ?

Il me semble que cette « mystique » (ou cette théologie) nous engage dans les deux lignes suivantes : Prendre avec nous nos frères séparés, dans des entrailles de charité et de prière, et les *représenter* en ces éléments de la vie chrétienne qu'ils ne connaissent pas : à la messe, devant l'Eucharistie, devant la Sainte Vierge, au regard de l'Église. Faire cela non dans l'attitude orgueilleuse de qui, se mettant au-dessus des autres, prétendrait acquitter à Dieu, en plus de sa dette personnelle, la leur; mais, au contraire, dans l'humilité et par l'amour, prendre avec nous nos frères séparés et toutes les dissidences de la terre et les associer à notre prière, à notre vie chrétienne; vivre en leur nom à tous notre vie catholique, comme une mère de famille, attristée par l'apostasie des siens, ferait « pour eux » sa prière, son adoration, sa communion, suppliant Dieu de les voir et de les bénir en elle. Dans l'esprit magnifiquement exprimé par Claudel (*L'Offrande du Temps*) :

La prière qu'ils ne font pas, c'est en elle que vous êtes constitués.

Pas seulement cela, mais puisque ce qu'il y a de bon, de pur et de chrétien dans toutes les dissidences n'est tel que par référence à la louange de l'Église et tend, par sa logique interne, à s'incorporer, pour s'y consommer, à l'*Una Sancta Catholica*, prendre avec nous tout cela, le recueillir et l'unir, dans notre prière, à la louange, à la prière, à l'offrande de l'Église. Que cette assomption dans la plénitude de l'unité, qui est l'intention et le vœu secret de ces prières et de ces cultes dissidents, s'accomplisse dans une prière catholique adorante et amicale. Laïcs, assistons à la messe et prions dans cet esprit. Religieux et religieuses, recueillons à travers le monde toute cette louange dispersée; unissons-la en nous, comme elle le demande sans le savoir, à la louange de l'Épouse du Christ. Prêtres, chargés d'un office de médiation, de réconciliation et d'union, prenons avec nous tout cela, à quoi notre Eucharistie donne son sens et sa valeur, offrons-le à Dieu dans l'offrande du Christ et de l'Église; unissons à notre messe, en une immense angoisse que tout cela soit perdu et un intense désir que tout cela loue Dieu en vérité, le culte imparfait de nos frères séparés, toutes les Cènes de nos frères protestants et toutes les liturgies de nos frères

anglicans; souvenons-nous que notre sacerdoce n'est pas seulement pour le petit troupeau fidèle, mais, à l'image de celui de Jésus-Christ, le sacerdoce de toutes les âmes, pratiquants et indifférents, catholiques ou non, baptisés ou païens, — un ministère de médiation, de réconciliation et d'union pour le monde entier. Que, dans notre offertoire, tout cela trouve sa place et s'accomplisse comme louange au Père.

Est-ce étrange, cela, est-ce nouveau, est-ce choquant ? Cela pourrait paraître étrange et dur aux frères séparés, s'il en est, qui liront ces lignes. Mais nous nous adressons ici, sans pharisaïsme, aux âmes fidèles qu'angoisse la situation tragique de tant de nos frères chrétiens séparés de l'Église. Et, pour le temps de cette désolante séparation, nous leur proposons, en toute simplicité et sincérité, d'ajouter à la prière en faveur de nos frères séparés cette espèce de prière en leur place, dont l'inspiration n'est autre que le désir de la gloire de Dieu. *Ipsi gloria in Christo et in Ecclesia* (Eph., III, 21).

M.-J. Congar, O. P.

Notre enquête (1)

Paroisse et mouvements spécialisés

Collaboration pratique de la paroisse et des mouvements spécialisés

Maintenant que nous avons élucidé la conception canonique de la paroisse, nous pouvons aborder l'exposé des solutions de détail qui nous sont adressées des différentes régions de la France.

Comment peut s'organiser pratiquement cette collaboration que tous préconisent entre paroisse et mouvements spécialisés ?

La paroisse n'est pas un organisme totalitaire.

Un directeur d'œuvres du diocèse d'Arras, après avoir — non sans quelque humour — montré comment s'exprimaient certaines incompréhensions (2), *voit surtout la solution du « conflit trop réel » qu'il a pu constater dans une conception plus juste de la notion de paroisse, de la part des pasteurs.*

(1) Enquête menée de concert avec l'Union des Œuvres.

(2) Ici, c'est un curé qui « tient » ses militants jocistes et leur fait un cas de conscience d'être paroissiaux avant tout; il leur tient à peu près textuellement ce langage : « Vous faites de l'Action catholique ? Or, qui dit Action catholique dit « soumission à la hiérar- « chie », et, pour vous, la hiérarchie, c'est moi. Vous devez donc, en conscience, m'obéir. » Il ajoutait même quelque chose comme ceci : « Je suis pour vous le seul interprète autorisé des directives de la Fédération. »

C'est un fait, beaucoup de manifestations des mouvements spécialisés débordent le cadre de la paroisse.

Mais, voyons, qu'est-ce au juste que la paroisse ? Est-ce le curé, plus le ou les vicaires, plus les gens de l'église : chaisière, sacristain, etc., plus les habitués des petites réunions d'œuvres, plus ceux qui vont à la messe ? Avons-nous ainsi la somme totale de cet organisme, qui aurait, par-dessus le marché, la prétention de se suffire ?

La paroisse, n'est-ce pas plutôt, et avant tout, cet ensemble de personnes, de *toutes* les personnes qui vivent sur un territoire donné ? Et ces personnes, il faut les prendre telles qu'elles sont, *dans toute leur vie*. Or, elles ne vivent pas uniquement sur le territoire de leur paroisse : leurs loisirs, leur travail les mettent souvent en dehors de ce territoire; le territoire a si peu d'influence sur la plupart des milieux où elles sont plongées !

Or, tout chrétien doit être essentiellement, sous peine de trahir les promesses de son baptême et la cause du Christ, apôtre conquérant là où il vit, partout où il vit dans son milieu social spécifique.

La paroisse peut-elle, seule, avec son clergé absorbé et changeant, avec ses œuvres bornées aux contours de son territoire, peut-elle assurer cette formation multiple et suffisamment adaptée et guider cette action spécialisée pour chaque milieu ?

Non, il serait absurde de voir dans la paroisse un organisme totalitaire. Elle est dans l'impossibilité de pourvoir pratiquement aux multiples besoins de la conquête actuelle des âmes et à toutes les nécessités de formation des militants que chaque milieu réclame. La spécialisation s'impose, si l'on veut que l'Église pénètre et transforme la société actuellement déchristianisée dans tous ses cadres.

C'est à cette conclusion qu'aboutit également un directeur d'œuvres d'un diocèse du Sud-Est :

S'il y a désaccord, c'est parce qu'on rétrécit la notion de « vie paroissiale » — qu'on n'a pas compris la nécessité des mouvements spécialisés — et qu'on s'effarouche bien à tort d'un mouvement national *absolument nécessaire* pour aboutir à un résultat.

La collaboration est possible, elle est nécessaire.

Un aumônier de Rennes estime que le secret de la collaboration réside dans l'esprit paroissial des sections des mouvements spécialisés :

Les paroisses fournissent aux sections un local, un aumônier, des facilités de recrutement. Elles peuvent les aider à monter leur bibliothèque, leur prêter les salles des fêtes pour les séances, leur procurer la liste des jeunes ouvriers habitant chaque quartier.

Les mouvements spécialisés sont utiles à la vie paroissiale. Les militants ne manquent pas la messe des hommes et amènent des jeunes à la communion pascale et vers le prêtre. Conjointement avec l'aumônier, ils s'occupent de préjocistes, c'est-à-dire de ces enfants qui vont quitter l'école pour le travail, et ces enfants, qui auraient tendance d'eux-mêmes à échapper à l'influence du prêtre, recueillent les bienfaits de ses conseils par la J.O.C.

Rouen sait bien...

... qu'inévitablement il y aura des jours et des heures de réunion qui ne cadreront pas avec l'horaire paroissial. Mais justement il faudra comprendre que des sacrifices s'imposent, et que si un jeune homme est empêché d'être au chœur tel jour, parce qu'il y a une retraite, une récollection ou une journée d'études, c'est travailler pour la grande cause d'Action catholique, et donc celle de Dieu et de la religion.

Tout compte fait, ce n'est du reste pas un mauvais calcul, car il arrivera souvent que de nouveaux fidèles parmi les jeunes et les adultes reviendront au bercail grâce à l'influence d'ardents militants.

Remarquons bien, en effet, que de plus en plus la J.O.C., par exemple, demande à ses dirigeants et apôtres de se constituer en équipes de quartier, de rues, pour se mettre au service de la masse, pour y vivre et rayonner un christianisme de charité. De plus en plus, ne demande-t-on pas aux sections de s'organiser sur le terrain paroissial, de faire chez eux leurs Pâques en commun, d'organiser les services chez eux ?

Le Groupe d'Entr'aide Sacerdotale du diocèse de Moulins, qui a voulu apporter à l'enquête une réponse collective, expose ainsi le concours mutuel de la paroisse et des mouvements spécialisés :

La paroisse soutient les mouvements spécialisés dans nos villes, parce que :

1° C'est nécessairement dans le cadre paroissial que se font les catéchismes, et c'est au catéchisme, dès le plus bas âge, « qu'il faut initier nos enfants à l'Action catholique »;

2° Le premier milieu à considérer pour le développement des mouvements spécialisés est la famille. Or, la famille est en dépendance étroite de la paroisse, en raison du lieu de domicile des enfants, des malades, de l'administration des sacrements;

3° La conception des « équipes », division du travail par quartier, se ramène d'elle-même au cadre paroissial.

De leur côté, les mouvements spécialisés sont certainement un excellent moyen de rendre à nos paroisses cette vie liturgique et sociale qu'elles n'ont pas assez intensément. De même qu'ils ont réformé la conception des œuvres en ramenant les âmes dans leur milieu, de même pourront-ils opérer la jonction entre le ciel et la terre, entre la vie chrétienne à l'église et la vie chrétienne en dehors de l'église :

1° En obligeant les prédicateurs à s'adapter davantage à leurs auditoires;

2° En faisant ressortir la valeur sociale de la liturgie de la messe et de la communion;

3° En offrant leur concours au chant et aux cérémonies.

Cette collaboration existera aussi bien sur le terrain social et charitable ou sur celui de la formation des plus jeunes.

Un premier moyen pratique : comité de chefs. Il est évident que, dans le cadre paroissial, l'union des œuvres est loin d'être opérée. Et pourtant, lorsqu'on arrive à quelque réalisation dans ce sens, on en voit tout de suite les excellents résultats.

Elle sera intelligente et cordiale.

Cette liaison entre les divers éléments de la paroisse est également demandée par un missionnaire diocésain du diocèse de Bourges :

Il me semble qu'il est de première importance, aujourd'hui, de distinguer, au niveau de la paroisse, la fonction « pastorale » et la fonction « apostolat ». On est trop porté à ne voir que la première et à y sacrifier tout le reste, alors que le malheur des temps veut que son objet : les âmes fidèles, se réduise chaque jour comme la « peau de chagrin » de Balzac; et que l'objet de la seconde : les âmes à reconquérir, s'accroisse dans la même proportion.

Si l'on fait bien cette distinction, et si l'on est résolu, mettant de côté tout préjugé et toute préférence, à assurer ces deux fonctions suivant leur importance réelle, le problème est résolu.

La solution sera : *la collaboration intelligente et cordiale.*

La paroisse traitant les œuvres spécialisées comme une armée traite ses armes savantes, ses éclaireurs, ou ses troupes de choc, leur assurant tous les concours désirables, un jeu libre qui leur procure pleine efficacité.

Les œuvres spécialisées n'oubliant pas qu'elles sont, au moins dans leur rayon, ferments de la grande communauté chrétienne et aimant à se retirer en son sein chaque fois que les nécessités de leur tâche propre et primordiale leur en laisse le loisir.

Pour qu'il en soit ainsi, il suffit que chaque « unité » se souvienne qu'elle n'est pas seule au monde, ou, simplement, prête une oreille attentive aux directions qui viennent du « grand État-Major », le Pape et les Évêques.

Pratiquement, que faut-il faire ?

Assurer les liaisons entre les différents groupements de la paroisse, centre des âmes fidèles. Les réunions et comités des différentes œuvres y seront très utiles, sinon indispensables. Je fais seulement observer que ces conciles ne sauraient assigner à chacune des œuvres spécialisées un « objectif déterminé ». Elles en ont un : celui qui est leur fin propre. Cela suffit. Mais ils seraient tout à fait qualifiés pour préparer des « manifestations communes », « assurer l'entr'aide de la charité », et surtout, je le répète, établir les liaisons désirables entre les différentes activités, assurer les collaborations, résoudre les difficultés de fonctions, confronter les points de vue, maintenir l'union, — et l'unité d'action par l'union, — créer, justement, cette atmosphère de collaboration dans laquelle il m'apparaît que se trouve la solution des difficultés redoutées.

Rôle du clergé et des dirigeants.

Du diocèse de Paris, cette réponse intéressante :

Second vicaire dans une importante paroisse populaire de la banlieue parisienne (73.000 habitants) et en même temps aumônier fédéral de la J.O.C.F. pour une fédération qui groupe quinze sections jocistes féminines, je crois pouvoir donner quelques réponses à la dernière partie de votre intéressant questionnaire :

1° La première question qui importe est d'abord la question du clergé.

C'est un fait que nous, prêtres, nous ne devons et ne pouvons laisser « tomber » des œuvres qui sont vivantes, qui ont fait et font encore du bien dans nos paroisses, sous prétexte que l'avenir est aux mouvements spécialisés. Si la paroisse doit être transformée dans ce sens, cette transformation sera le fruit d'une évolution que nous devons faciliter, mais qui ne doit pas heurter, sans l'assurance d'un succès réel, des habitudes traditionnelles. Prenons garde que le mieux est parfois l'ennemi du bien.

Lorsque, dans une paroisse, les prêtres s'entendent très bien (c'est, à mon avis, le nœud de la question) et désirent loyalement et avec le plus grand désintéressement collaborer, la juxtaposition des œuvres et des mouvements ne peut pas entraîner de « gêne » sérieuse (puisque le cardinal Verdier a parlé de gêne). Si les « animateurs » des œuvres et des mouvements s'entendent, les chefs laïcs s'entendront bien aussi, et l'évolution désirée se fera. C'est une affaire de conviction, de tact, de temps et... d'esprit de sacrifice en vue du bien général.

2° Il semble que la paroisse doive fournir aux paroissiens toutes les œuvres et tous les mouvements qui répondent à leurs aspirations légitimes; la paroisse demeurant, jusqu'à nouvel ordre, la cellule fondamentale de l'Église comme la famille est la cellule fondamentale de la société.

Dès lors, il est naturel que, dans nos grandes paroisses urbaines, les mouvements spécialisés aient chacun leur *section paroissiale.*

3° La coordination entre ces mouvements et la paroisse

dépend alors du clergé et des dirigeants. Ces derniers, qui ont un apostolat parallèle mais non identique, auraient intérêt à se connaître et donc à se voir de temps en temps (avec leur clergé). En fait, dans la paroisse où je suis, sous l'étiquette de « cours supérieur de religion », je réunis chaque mois toutes les dirigeantes des œuvres et mouvements. Après une causerie de vingt minutes, on parle très librement de la paroisse et des problèmes de conquête posés dans ce quartier bien déterminé.

Soyons compréhensifs.

De Paris, également, cette réponse d'un Missionnaire diocésain, ancien vicaire, qui dégage deux éléments de solution : la docilité à l'Église et aux faits :

La *concurrence* est surtout dans l'attachement de tel prêtre, curé ou aumônier, à ses préférences ou aux formes d'action usitées dans le temps ou le groupe avec lequel il s'identifie : mais cela c'est un non-sens, puisque nous n'avons pas à nous arc-bouter sur nos positions, mais sur celles de l'Église, ou plutôt à la suivre, puisqu'elle est une armée toujours en campagne. Elle n'a jamais voulu que la paroisse soit un cercle procurant à ses fidèles le confort religieux entre eux et pour eux : c'est un secteur sur le front de l'apostolat. Elle n'a jamais voulu non plus que les mouvements d'Action catholique soient des initiatives indépendantes, au goût du jour; ce sont les « armes spéciales » adaptées aux résistances spéciales rencontrées ici ou là par le règne de Dieu, mais faisant partie de l'armée régulière, je veux dire composées de chrétiens formés à la vie spirituelle et liturgique, et fils dociles de la hiérarchie.

En somme, comme on l'a souvent remarqué dans l'ordre intellectuel, les partisans les plus passionnés ont presque toujours raison : leur erreur est d'exclure la vérité complémentaire d'en face.

Pour venir à la réalisation pratique, tout est de voir en chaque lieu de quoi on dispose en personnel et en moyens. Après cela, on n'est pas réduit tout de même à une lutte d'influence : les Mouvements ont leurs consignes fédérales,

et tous, Mouvements et Paroisses, les consignes épiscopales.

Puisqu'on nous demande de souligner quelques indications données par l'expérience :

On veillera à conserver aux Mouvements spécialisés leurs caractères bien authentiques qui font leur force de pénétration (qu'on excuse une comparaison militaire : l'officier mitrailleur reçoit sa mission de la compagnie qu'il doit appuyer, mais pour l'exécution technique il n'a d'ordre à recevoir que de son chef mitrailleur);

Organisation autonome (pas section d'œuvre) (1) — local réservé — recrutement homogène (et non pas en rattachant tels ou tels pour la facilité) — heures choisies selon les possibilités de présence — liberté laissée de participer à la vie fédérale.

En revanche : éviter de laisser grandir dans l'ignorance de la paroisse des jeunes qui, alors, seraient destinés à n'être plus rattachés à rien, une fois hommes faits ;

Éviter un christianisme uniquement moral et activiste : le chrétien d'action ne doit pas s'écarter des Sacrements comme de rites, mais apprendre à s'en nourrir.

Il ne faut d'ailleurs pas laisser sentir un reproche aux Mouvements de ce que la masse de leur clientèle ne prend pas rang parmi les « paroissiens » : si on ne les laisse pas englober dans leur influence bien des éléments encore à moitié païens, où est la conquête ? Mais les militants se rattacheront de bon cœur à la paroisse si elle leur laisse voir qu'elle reconnaît en eux ses fils les plus précieux, ceux qui sont le sel, et non pas des franc-tireurs inquiétants ou gênants.

Car, dernière remarque, la Paroisse telle que nous l'avons encore (en son concept canonique) est celle du Concile de Trente : mœurs et densité, « quel état et quel état ! » Comme toute réglementation durable, l'Église ne fixe les siennes que pour répondre aux besoins et non par une élaboration en chambre; les définitions dogmatiques elles-mêmes ne mûris-

(1) A ce propos, il arrive que la répartition des uns demande que ceux de plusieurs paroisses soient rattachés à une seule section : curieux, alors, la résistance passive de certains directeurs d'œuvres, dès lors qu'on veut intéresser les paroissiens hors de chez eux. L'action sur le plan catholique devra-t-elle se contenter de ceux que la paroisse ne connaît pas ? Où est l'esprit catholique ?

sent-elles pas lentement — sur l'arbre de la Révélation — par la piété et l'étude ? Travaillons de même avec fierté au développement de l' « Apostolat institutionnel », persuadés que le progrès c'est la tradition en marche. La Paroisse fera un nid bien chaud à ses chrétiens, mais elle aura « les ailes plus larges que le nid ».

Les vrais ouvriers de la collaboration.

Ce sont les prêtres. Le grand écueil est leur manque d'entente, et ceci vient souvent d'un zèle paroissial trop absolu.

C'est ce qu'on nous écrit d'Aix, après mûre et longue expérience :

Les curés qui sont à la tête de ces grandes paroisses, animés d'un saint zèle, n'ont qu'un désir : que leur paroisse soit *la plus prospère*. Ce zèle — je l'ai remarqué chez presque tous — va parfois si loin qu'ils ne peuvent souffrir que telle ou telle œuvre soit plus florissante chez les voisins. — Il est certain qu'une paroisse — même très bien organisée — ne peut pas avoir chez elle *toutes* nos œuvres, qui sont si nombreuses et qui sont si bien faites pour recevoir toutes les diverses aspirations de nos fidèles.

Alors — trop souvent, hélas ! — on préfère que le jeune homme ou la jeune fille reste dans un groupement qui ne correspond pas très bien à ses aptitudes et végète misérablement plutôt que de le laisser aller là où son âme pourrait s'épanouir davantage.

Il faut rompre résolument avec ce particularisme :

La collaboration entre paroisses urbaines est indispensable si l'on veut que les œuvres marchent bien.

Et surtout actuellement, où le manque de prêtres se fait péniblement sentir, cela nous éviterait beaucoup de perte de temps. Puis tel prêtre sera plus apte à telle œuvre : pourquoi ne pas lui confier cette œuvre de toute la cité ? — Cette chose est très possible dans les villes de moyenne importance surtout. A Aix, le scoutisme est interparoissial, et on est en train d'organiser un groupe de J.O.C. interparoissial aussi. Et les résultats sont magnifiques.

En résumé, le seul mot de *collaboration* est celui qui peut résoudre ce problème si difficile des œuvres.

Les villes où la collaboration existe sont les seules où l'on peut arriver à faire quelque chose.

Mais cette collaboration doit laisser à chaque organisme sa vie propre : il faut à tout prix éviter, remarque un directeur d'œuvres de Carcassonne, « le syncrétisme des mouvements spécialisés et des œuvres de la paroisse ». L'indispensable coordination et la bonne entente se feront surtout par l'amitié des aumôniers et des dirigeants.

Sans avoir besoin de réunions supplémentaires et de consignes spéciales (car ils ont fort à faire en suivant d'abord les consignes nationales et diocésaines), les dirigeants des divers mouvements se rencontrent bien à l'ombre de la paroisse, ils sont liés par l'amitié, plus que cela, en aimant fortement leur milieu et en le voulant chrétien, ils doivent aller jusqu'au bout de leurs pensées. Ils se réuniront alors en Notre-Seigneur, comme l'ont montré Mgr de Solages et M. Tiberghien. Je crois qu'il y a danger à multiplier réunions et comités. Que leurs aumôniers soient frères et c'est largement suffisant.

Sections paroissiales ou interparoissiales ?

Les meilleures volontés d'entente et de collaboration échoueraient si n'étaient trouvées des solutions justes sur le terrain des faits. La question délicate, pratiquement, est celle-ci : Vaut-il mieux que les sections soient paroissiales ou interparoissiales ? On ne peut répondre a priori. *Sur ce point, deux expériences, l'une à Valenciennes, l'autre à Romans, nous apportent des indications précieuses.*

Je me suis occupé depuis trois ans d'une section jociste interparoissiale à Valenciennes. Le but que nous nous proposions était de faire partir la J.O.C. dans la ville et ses environs par la formation de bons militants susceptibles de fonder des sections nouvelles.

Résultats. — Notre section a assez bien réalisé le but auquel on la destinait; nous avons, à l'heure actuelle, trois

départs sur le terrain paroissial, chacun comprenant un noyau de militants et une bonne section préjociste. Nous avons aidé, par notre seule existence et notre appui, au départ d'une section importante à Anzin.

Difficultés. — Nous n'avons jamais pu réaliser tout à fait le type de la section jociste. Nos réunions générales dans le centre urbain n'ont jamais eu le caractère de réunions en pleine masse ouvrière. Nos militants éparpillés n'ont pas eu l'influence sociale qu'ils auraient dû normalement avoir.

Il me semble qu'une section de ce type, pour produire tout son résultat, devrait avoir :

1° un local largement connu, comme celui de la J.O.C., très ouvert, avec des permanences régulières très accueillantes;

2° un prêtre, à pied d'œuvre, à la disposition des jeunes gens, qui soit autant que possible un des vicaires de la ville, par exemple de la paroisse la plus ouvrière.

Cette section de J.O.C. ne devrait toucher en principe à aucun des patronages existants; elle n'a pas à se substituer à eux...

En général, nos militants ont conservé assez facilement le contact avec leur paroisse; il est des milieux ecclésiastiques où notre effort a été compris et encouragé, il en est d'autres où on s'est mis sur une attitude de défiance qui a beaucoup gêné notre travail. Le mouvement spécialisé, sans contention, sans étroitesse, ne peut en définitive que profiter à la vie paroissiale. Il est évident cependant que sa vie propre exige, de la part de la paroisse, une adaptation...

Nous croyons savoir que, actuellement, cette adaptation est en bonne voie à Valenciennes.

L'expérience de Romans confirme ces dernières observations.

Nous sommes ici dans une agglomération essentiellement ouvrière comprenant deux communes (trois paroisses), au total 25.000 âmes.

Nous avons un patronage de garçons interparoissial (tenu par les Salésiens de Don Bosco), et trois patronages de filles. Ces patronages sont essentiellement ouvriers.

Aumônier du patronage paroissial, j'ai essayé, durant plusieurs années de faire de la J.O.C. dans le cadre du patro-

nage (me passant entièrement du concours de la J.O.C. officielle); j'avais de vraies militantes (elles sont aujourd'hui dirigeantes fédérales : présidente et secrétaire) pour ce travail, je dois dire qu'en plusieurs années le résultat a été nul. Ce que voyant, nous avons essayé (ce n'a pas été sans pleurs et grincements de dents) de la vraie J.O.C. Le résultat a été rapide et magnifique : une section vivante, portant la flamme jociste autour d'elle; en deux ans, les dirigeantes se sont révélées des chefs, à tel point que l'une d'elles (munie de son certificat d'études primaires) a pris la parole devant une assemblée de deux ou trois mille jeunes filles.

Résultat impossible si le *mouvement paroissial* n'avait pas pris contact avec le *mouvement national*.

Terrain interparoissial. — Dès le début, des jeunes filles d'une autre paroisse se sont jointes aux nôtres, résultat : elles sont devenues bonnes jocistes, mais la séparation et le retour dans le cadre paroissial sera très difficile et pratiquement (nécessité de se rencontrer par le travail jociste) elles désertent en partie leur paroisse. Aussi, lorsqu'il s'est agi, il y a quelques mois, de faire la J.O.C. dans la troisième paroisse, nous avons laissé le mouvement sur son terrain, une dirigeante va sur place, et le résultat semble devoir être meilleur.

Réponse de S. Exc. Mgr P. Richaud

Les mouvements spécialisés ont, en matière d'Action catholique, apporté la solution de certains problèmes. Avec leur apparition est close la discussion qui s'est élevée après guerre entre les principaux directeurs d'œuvres : faut-il viser la masse ou l'élite ? On admet maintenant, d'une façon générale, qu'il faut former des élites pour atteindre la masse; s'adresser d'abord à des militants, judicieusement choisis et patiemment formés, sans les laisser enfermés dans leur petit cercle de bien pensants, les orientant, au contraire, vers la pénétration du milieu indifférent ou hostile.

Mais les mouvements spécialisés posent, à leur tour, des problèmes nouveaux. Celui de la conciliation de la vie paroissiale avec l'apostolat spécialisé des milieux homogènes

n'est pas de ceux qui offrent les moindres difficultés. Ces lignes ne prétendent pas que celui qui les écrit y voit très clair. Elles veulent simplement rappeler quelques notions pour aider de plus compétents à voir tout à fait clair.

Première observation d'un ordre très général :

Qu'on ne se hâte pas de crier « aux antinomies » ! Dans le domaine de l'action comme dans celui de la spéculation, il faut toujours tenir les deux bouts de la chaîne. Méfions-nous des unilatéraux et des esprits de parti, qui sacrifient volontiers un des côtés de la question parce que leurs intérêts sont liés à l'autre face. Méfions-nous encore plus des sceptiques : ils déclarent à priori que la conciliation est impossible; alors, ils établissent deux zones d'action très tranchées : ils préconisent deux méthodes toutes différentes et, pour bien dire, opposées. Les premiers provoquent le conflit, les seconds l'organisent.

I. Affaire de mentalité

La solution du problème ici étudié est, en effet, et avant tout, une affaire de mentalité.

Il importe de bien se dire que les deux actions sont simultanément voulues de Dieu, l'action paroissiale et l'action sur le terrain de la profession ou de la classe. A bien considérer chacune des deux réalités, on verra qu'elles ne s'opposent pas en faisant double emploi ou en se traversant pour se contrarier. Elles s'appellent pour se rejoindre, comme les deux branches du même arc de voûte.

Essayons de nous faire une notion exacte, et de la paroisse, et du milieu. Nous verrons que l'une et l'autre ne s'excluent pas, parce qu'ils n'ont rien de clos, ni d'absolu.

Pas de paroisse fermée

La paroisse, d'abord, ne s'arrête pas aux portes de l'église. Elle descend plus bas que les marches sur lesquelles on crie le bon journal avec d'autres feuilles plus ou moins bonnes. Elle déborde même l'école chrétienne et les locaux d'œuvres.

Bien plus, elle va au-delà des foyers chrétiens. Elle comprend toutes les âmes qui vivent sur son territoire.

On ne prendra donc pas pour synonymes « paroissial » et « églisier ».

La paroisse, aux yeux du prêtre de Jésus-Christ qui est essentiellement un apôtre, c'est le groupe d'âmes qui lui a été confié par son évêque, âmes auxquelles il est lié et dont il a la charge sur tout un territoire.

Ce ne sont pas, non plus, les chrétiens en tant qu'ils font des gestes cultuels ou charitables. Ce sont les chrétiens, ou futurs chrétiens, tout court, quoi qu'ils fassent, du moment qu'on envisage le retentissement spirituel et éternel de leurs activités en apparence les plus profanes. Ce sont les mêmes êtres humains et considérés, dans les mêmes actions humaines que la cité englobe, du point de vue de leur fin spirituelle. La cité demeure-t-elle étrangère aux mouvements syndicaux et professionnels ? Le curé peut-il se désintéresser de ses ouailles quand elles évoluent dans leur milieu de travail ? Les paroissiens ne sont pas seulement ceux qui vont à l'église, et ils ne le sont pas seulement dans le temps où ils se trouvent à l'église.

Ainsi, il semble inexact de parler de paroisse fermée. Toute paroisse est ouverte dans les conditions que nous préciserons tout à l'heure, aux mouvements qui, sous le signe catholique, enrégimentent et atteignent chrétiens et futurs chrétiens, dans leur classe ou dans leur monde.

La paroisse reste aussi et doit demeurer ouverte aux autres cadres de la chrétienté : ouverte au diocèse, ouverte à l'Église. Une paroisse n'est pas un tout exclusif, mais relatif. Le curé n'y est pas plus « maître à bord » que le père dans sa famille. Dans son volume magistral sur l'Action catholique, M. l'abbé Guerry écrit : « La paroisse n'est pas une cellule fermée, capable de vivre par elle-même ; elle est membre d'un organisme plus vaste : le diocèse. Se replier sur elle-même avec la préoccupation de mieux concentrer ses ressources propres... ce serait... non seulement une faute grave contre l'esprit catholique, mais quasi courir le danger de se paralyser elle-même et de dépérir... » (p. 325).

Si l'on croit définir une paroisse quelconque en parlant de paroisse fermée, on n'en définit aucune. Pour définir, il faut prendre une chose dans ses traits essentiels. Or, il est de

l'essence de la paroisse de vivre par le diocèse et pour le diocèse, par l'Église et pour l'Église. Autrement, on tombe dans le presbytérianisme où chaque prêtre devient pape.

Pas de milieu fermé

Mais on n'a pas, non plus, bien défini le milieu si on ne considère que le milieu de travail. Il y a même un certain danger, matérialiste et communiste, à n'envisager les hommes que du point de vue de leur milieu de productivité.

Qu'en fait, une grande part de leurs activités se déploie dans le cadre professionnel et que, à une époque donnée, les hommes se trouvent parqués dans leurs classes, plaçant même leurs intérêts de classes au-dessus de leurs intérêts moraux, religieux, nationaux, sociaux, cela n'est pas niable, à l'heure actuelle spécialement. L'apôtre, qui doit se faire tout à tous, doit alors les rejoindre ou les faire rejoindre sur le terrain où ils se cantonnent. Mais, pour faire œuvre réelle, il ne doit pas ignorer les accointances de ce terrain. Ce qui est dans la nature des choses finit par émerger; on ne peut indéfiniment en faire abstraction. Ceux-là triomphent qui ont continué à en tenir compte.

Il n'y a donc pas pour nous, non plus, de milieux fermés.

On pourrait faire remarquer — et il y a longtemps que l'observation a été faite par quelqu'un de très qualifié — que le premier milieu, c'est le lieu. Dans ce monde rural, la chose est évidente. Même dans une petite cité où tous les milieux existent, la proximité de tous dans un périmètre restreint crée une atmosphère de famille qui fait de la localité une réalité sociale, pour laquelle les compatriotes montrent encore plus d'amour jaloux que pour les intérêts de leur classe.

D'autre part, s'il y a des paroisses qui comportent plusieurs milieux, il y en a qui, à plusieurs et en pleine homogénéité, sont faites du même milieu, sans la moindre coupure possible.

Ainsi, le milieu ne peut être envisagé dans la réalité s'il n'est pas pris avec ses ouvertures sur le lieu qui rassemble, malaxe, soutient; s'il n'est pas pris dans ses rapports d'interdépendance avec les autres milieux, monde ou classes, avec la nation ou la corporation, s'il s'agit de réalités tem-

porelles, avec le diocèse ou la paroisse, s'il s'agit des réalités spirituelles.

Soyons en garde contre les divisions et répartitions simplistes. Elles sont commodes pour le discours. Elles s'imposent à l'action qui comporte toujours discours et étiquette, mais à la condition qu'on regarde par-dessus les accolades qui tracent toutes divisions.

Les pièces de la grande mosaïque humaine

On ne doit pas ignorer de quelle façon se rejoignent les pièces de la grande mosaïque humaine.

On doit surtout se souvenir du chef-d'œuvre qui, nous servant de modèle, doit, comme dans certains jeux de patience, nous aider à la reconstituer lorsqu'elle a été plus ou moins disloquée.

Le type du cadre humain, c'est la réalité divine dont il est l'œuvre et la réplique. L'humanité est fille de la Trinité. Le monde des hommes est à l'image de l'auguste Famille des Trois Personnes.

L'autorité, qui est le principe constitutif de toute société — parce que l'union du divers n'est réalisable que par une force une et supérieure — est d'origine divine. Toute autorité découle du Père.

Ainsi le cadre, le mode, l'allure de l'activité humaine doivent revêtir un tour familial. Sans doute, nous entendons ici le mot famille dans un sens large : il y a des familles spirituelles, professionnelles, nationales, internationales. Mais il reste que l'homme, s'il ne veut pas compromettre les résultats de ses efforts, doit toujours agir avec mesure et cordialité. Or, mesure et cordialité constituent les deux caractéristiques de toute entreprise familiale.

La grande erreur du monde moderne est de recommencer Babel, sortant des proportions prévues par Dieu, sacrifiant à une mégalomanie athée par laquelle, suivant ses seules conceptions rationnelles, l'homme entend tout répartir, étendre et rassembler. Point de vue rationaliste, mécaniste, sensualiste. On aboutit à l'humanité-administration, à l'humanité-usine.

Pour n'avoir plus voulu vivre en fils de famille, l'enfant

prodigue ne vit plus en homme. Le christianisme, au contraire, sauve l'humanisme.

Mais alors, si la conception familiale de la société et des activités humaines est celle de l'Évangile qui nous a révélé les secrets desseins de Dieu, il ne faut pas la perdre de vue dans nos entreprises apostoliques.

La grande famille chrétienne, c'est le diocèse, avec l'évêque, qui est « le Père en Dieu ».

La petite famille chrétienne, dans l'état actuel de la législation ecclésiastique, c'est la paroisse. Benoît XV le disait à Mgr Landrieux (lettre du 14 avril 1917) :

« ... Il faut que la paroisse soit restaurée de telle sorte que la multitude des croyants n'ait qu'un cœur et qu'une âme, que la paroisse soit l'honneur du pasteur, qu'au milieu de son peuple il soit réellement comme un père au milieu de ses enfants, et que son autorité prévoyante étende à tous sa sollicitude. »

Pie XI précise, dans une lettre au Président de l'Association catholique de la jeunesse belge (16 août 1927) :

« Nous nous réjouissons en particulier de la sagesse qui a présidé à votre travail d'organisation, car tout en établissant l'association paroissiale comme le groupe constitutif et vital qui est une véritable école d'idéal apostolique, vous laissez une juste liberté au recrutement par groupes homogènes s'adaptant aux exigences de vie et aux différents milieux. Ainsi se trouvent assurées et la stabilité d'un recrutement sur une base surnaturelle et commune à tous, et l'unité du mouvement qui promet une cohésion profonde, laissant à part les préférences d'ordre politique et social qui sont de nature à diviser les esprits. Ainsi est aussi garantie l'adhésion complète et à l'autorité ecclésiastique et au Saint-Siège... »

En fait, il y a rapport de parenté spirituelle entre tous les membres d'une même paroisse. Ne sont-ce pas sur les mêmes fonts-baptismaux et dans les mêmes confessionnaux que tous reçoivent ou retrouvent la même vie de la grâce ? On peut assurément administrer les sacrements en dehors des locaux et par le ministère d'autres prêtres que ceux de la paroisse. Mais, à prendre les choses dans leur ensemble, tel est le cadre hiérarchique de la vie spirituelle.

D'où, si l'on veut préciser, sans les opposer, les réalités en

question, je dirais volontiers que le milieu est le *terrain* de l'Action catholique, tandis que la paroisse en est le *cadre* de rattachement, le cadre très ouvert à l'Action catholique spécialisée.

Pour les scolastiques, il faudrait ajouter que le milieu joue plutôt le rôle de cause matérielle, tandis que la paroisse tiendrait celui de cause formelle. Le Pape l'appelle « Groupe constitutif ». Or, tout le monde sait que les causes réagissent et doivent réagir naturellement les unes sur les autres.

Aussi, pour ne pas prolonger ces vues, bien théoriques, sur la mentalité qu'il faut prendre pour mener à bien et de front les activités paroissiales et les activités spécialisées, nous suggérerons :

1° que la paroisse soit *ouverte* sur la région, le diocèse, les milieux, les mouvements spécialisés et nationaux;

2° que ceux-ci, qui constituent, comme le dit Pie XI, « le point vital de l'Action catholique », soient *reliés* à la paroisse. Nous allons voir de quelle manière, en précisant le côté pratique de cette réponse par notre deuxième considération.

II. Affaire de docilité

La solution concrète du problème soulevé par l'apparition des mouvements spécialisés est *affaire de docilité.*

Ces mots vont surprendre. On pensera volontiers qu'il suffirait d'invoquer la bonne entente et de supposer toutes sortes de négociations habiles et courtoises.

Pour être vraiment pratique et dire ce qui est efficace, il faut cependant aller plus loin. Les bonnes relations personnelles sont indispensables en matière d'action, mais elles ne créent que des situations provisoires et fragiles, si l'autorité ne vient pas institutionaliser ce qui est décidé d'un commun accord.

On ne fera pas de coordination sans subordination. Il faut un principe supérieur pour relier ce qui a tendance à se disperser.

Répartition des responsabilités

L'Action catholique, en signifiant une participation des laïcs à l'apostolat de la hiérarchie, suppose que les membres

de la hiérarchie interviennent et répartissent les tâches. Les laïcs appelés à l'apostolat ne viennent pas en francs-tireurs. S'ils ont une place régulière et prévue dans l'armée du bien, leur action doit être déterminée par les chefs et, une fois déterminée, elle ne peut être ignorée ou contrecarrée par les autres forces engagées.

Pour obtenir plus de coordination, parlons davantage de subordination. En son grand discours jubilaire adressé aux représentants de l'Action catholique mondiale, S. S. Pie XI insistait récemment sur ce point de vue.

Mais quand nous disons subordination, nous ne voulons pas dire soumission absolue et exclusive aux décisions du curé qui pourrait de lui-même décréter l'opportunité ou la non-opportunité d'une section jociste, fixer sa compétence territoriale et les méthodes à y suivre. Ce n'est pas détruire l'esprit d'initiative et faire injure à la paternité spirituelle du pasteur d'une paroisse que de lui demander d'entrer docilement dans les vues de son évêque.

Quand la question des biens d'Église et des distributions d'aumônes prit aux premiers âges chrétiens une importance considérable, il fallut instituer les archidiacres, leur donner même un prestige et une autorité de premier ordre. Le développement des œuvres et l'institution de l'Action catholique semblent exiger qu'un rôle de premier plan soit reconnu dans les administrations diocésaines aux directeurs diocésains des œuvres, là où l'évêque ne peut prendre directement en main la conduite de l'Action catholique, laquelle ressortit immédiatement et essentiellement à son pouvoir hiérarchique.

La solution de toutes les difficultés soulevées est bien simple. L'efficacité de nos admirables efforts d'apostolat ne sera pas ailleurs. Il faut enfin travailler avec discipline et *per modum unius*. Nous avons parlé de convergences des arcs; cela suppose une clef de voûte.

Comités diocésains et comités urbains

Que, entouré du comité diocésain d'Action catholique et sous les directions de son évêque, le directeur diocésain examine l'opportunité de toute fondation d'œuvres et de sections paroissiales. Qu'on réponde à son désir quand il de-

mande telle initiative en telle paroisse; qu'on décide si tel mouvement spécialisé aura un groupe séparé par paroisses, ou si ce groupe prendra la forme interparoissiale. Qu'il intervienne pour dire dans quelles limites ce groupe participera aux manifestations de la vie paroissiale. Qu'au sein du comité diocésain ou du comité paroissial d'Action catholique, le représentant de chaque mouvement spécialisé, qui a des membres dans ce diocèse ou sur cette paroisse, puisse se rendre compte de la vie d'ensemble et des activités des autres associations.

Qu'on ne crie pas à l'ingérence de l'autorité, parce que le directeur vient demander qu'on traite tel sujet et qu'on entre dans telle campagne. Il vous prend tels militants pour une journée d'études ou une récollection. Mais n'est-ce donc rien que de vous rendre un catholique plus fervent et mieux équipé ?

Vous demandez s'il faut des *comités urbains* pour les sections spécialisées dans les grandes villes et si, quelquefois, des *sections urbaines* s'imposent ? Mais oui ! Combien de campagnes d'opinions n'ont pu être organisées, combien de luttes efficaces contre la pornographie n'ont pu être menées, combien de services sociaux n'ont pu être mis sur pied parce que, dans la crainte d'une incursion extra-paroissiale, on n'a pas voulu résolument instituer des organismes urbains ou régionaux ! Le cardinal Verdier a invité les patrons à faire un examen de conscience. Avec la même loyauté, que tous les directeurs paroissiaux fassent le leur et se demandent si leur particularisme n'est pas la cause de ce que l'Action catholique en France n'a pu, à temps, posséder d'assez forts organismes pour lutter efficacement contre l'invasion des erreurs communistes ?

Les conditions pratiques d'un travail profond

Vous voulez que les églises se remplissent de nouveau d'éléments actifs, de ceux qui, dans leur milieu, jouent un rôle. Il faut d'abord leur offrir des offices adaptés pour l'heure, le temps, l'allure.

Mais il faut aussi que sur le *terrain* où ils se trouvent, que dans leur *milieu*, les apôtres laïcs du milieu aient méthodiquement pénétré et rayonné. Et donnez-leur encore le temps

d'agir. Ne soyez pas étonnés que, pour agir sérieusement, ils vous demandent un long délai pour vous ramener ceux que vous attendez. Il en va des formations paroissiales comme des formations syndicales. Il faut un certain temps pour qu'un jociste soit à point pour faire un bon et utile syndiqué chrétien. Ne croyez pas que tout jociste soit d'emblée mûr pour une vie paroissiale bien marquée. La méthode serait peut-être plus rapide si on l'arrachait à son milieu ou si on le désaffectionnait de son milieu. Mais c'est précisément ce qu'il ne faut pas faire. Sans cela, la paroisse deviendrait encore un coup étrangère et fermée aux milieux à conquérir.

On conçoit très bien que l'enseignement élémentaire et général de la religion soit donné indistinctement à tous dans la paroisse. Mais à mesure que l'âge demande des notions plus précises, et que les aiguillages dans la société mettent en face de situations différentes — pour les retraites et l'enseignement prolongé et là où il n'y a pas de section paroissiale —, ne craignez pas si l'instruction et la réfection des âmes dépend plus exclusivement des mouvements spécialisés. Comprenez que ce qui passionne un jeune, c'est de se sentir engagé dans une grande organisation, dans un mouvement qui atteint tous ses semblables et tous ses contemporains.

Que seraient nos sociétés de gymnastique si leurs membres n'avaient pas la possibilité de prendre part à des concours régionaux et nationaux pour lesquels on leur impose des exercices et des programmes bien déterminés ? Alors, pourquoi vouloir, dans chaque cercle d'études, conserver son petit choix de sujets suivant les commodités locales ? Pourquoi ne pas laisser entrer tous nos jeunes dans un grand courant d'idées ? Pourquoi ne pas leur procurer le bienfait réel et le réconfort périodique de la rencontre dans des réunions régionales et nationales, avec ces jeunes dirigeants qui les galvaniseront et leur montreront qu'en dehors de leur petit groupe il y a d'admirables tempéraments à imiter ?

Dans l'apostolat, comme pour le salut, — la formule est à peu près de Notre-Seigneur, — il faut savoir jouer à « qui perd gagne ».

Pour la J.A.C., qui ne voit que, avec la dépopulation de nos campagnes, seules les formations cantonales et régiona-

les ont chance de s'établir en beaucoup de contrées de la France ? Le problème n'est pas de savoir si on gardera *ses* jeunes gens bons catholiques. Si les vôtres, seuls, restent bons catholiques, sans que les voisins et tous ceux du pays de France ne le redeviennent, les vôtres ne le seront pas longtemps. L'objectif est, à la fois, que les vôtres le demeurent et que leurs voisins et tous leurs camarades de France le redeviennent.

Dans les pays ruraux, il semble qu'il faille un peu répéter, pour les doyens, les considérations formulées plus haut au sujet des directeurs diocésains : qu'un rôle important soit de plus en plus reconnu, par leurs confrères, aux archiprêtres et doyens, cela paraît convenir aux nécessités actuelles et prouver une fois de plus que l'organisation de l'Action catholique ne doit pas s'éloigner du cadre hiérarchique de l'Église.

Veut-on quelques formules, pour terminer ?

La paroisse doit mener aux mouvements spécialisés. — Les mouvements spécialisés doivent ramener à la paroisse.

Nulle part la paroisse ne peut se fermer aux mouvements. Ceux-ci doivent maintenir un contact avec elle. Le point de ralliement semble bien le culte liturgique, la grande réunion de la famille chrétienne, au foyer de la vie spirituelle.

† Paul Richaud,
Évêque d'Irenopolis.

Pour la formation chrétienne des tout-petits

L'œuvre naissante de la formation chrétienne des tout-petits est en plein essor (cf. *La Vie Spirituelle*, juin 1936). Elle répond à un besoin que tout vrai chrétien doit sentir jusqu'à l'angoisse. L'enfant moderne grandit en milieu déchristianisé : la famille ne l'élève plus dans le Christ; souvent, trop souvent, le tout-petit n'a pas de maman chrétienne. Des jeunes filles, des femmes de tout âge ont compris qu'elles pouvaient, qu'elles devaient remplacer délicatement ces mamans qui ne peuvent plus donner Dieu à leurs enfants : elles seront des « mamans d'âmes ». Mais on ne s'improvise pas « maman d'âme ». D'où ces cessions de formation qui ont eu récemment un merveilleux succès : la première en octobre, à Vanves, chez les Bénédictines Missionnaires; la seconde, en novembre, à Paris, à la maison Sainte-Odile. Le P. Sirot, O.P., ouvrit les horizons de la théologie sur les points les plus vitaux de la doctrine; Mme Damez communiqua ses expériences. Et tout cela fut une fête de lumière et de charité, avec une très sensible bénédiction du Saint-Esprit. On ne peut décrire ces choses, il faut les voir et les vivre.

L'œuvre prépare activement son prochain Congrès, qui aura lieu du 8 au 9 février, 19, rue de Varenne, salle d'Hulst. Faute de place, nous ne pouvons publier le programme : tous nos lecteurs, prêtres, institutrices, catéchistes, qui s'intéressent à la formation chrétienne des tout-petits le demanderont au centre de l'œuvre (F.C.T.P., 19, rue de Varenne, VIIe).

LECTURES

A la gloire de Notre-Dame

SAGESSE ET PAUVRETÉ.

Comment suggérer en quelques lignes la richesse et la réelle profondeur du mince cahier (1) que M. Maurice Zundel consacre à *Notre-Dame de la Sagesse*? Avec l'abondance juvénile, enthousiaste de celui qui a trouvé son foyer de lumière, il nous prodigue à pleines mains ses trésors, je veux dire ses vues sur toutes choses, divines et humaines. Oh! sans bavardages ni dissertations; il a pris flamme à trop pur foyer, il se sent au cœur du vrai : il a entrevu l'identité de Sagesse et Pauvreté, et pressent dans ce mystère « la plus émouvante synthèse de la foi chrétienne ».

La Pauvreté, pour lui, « se rattache à l'*intériorité*, qui est le propre de la vie spirituelle authentique, ou plutôt... elle s'identifie avec elle à tous les degrés de sa perfection, de même que l'esprit de possession coïncide avec l'*extériorité* de l'être, précipitant sa chute dans l'irréel ». Tous les mystères divins, depuis la Vie des Trois Personnes jusqu'à l'économie sacramentaire et à la vie mystique, peuvent être approfondis à cette lumière. Mais c'est en Marie, « plus qu'en aucune créature, que s'identifient Sagesse et Pauvreté »; « la Vierge apparaîtra dans ce jour comme la réalisation éminente, dans l'ordre créé, de l'intériorité de la vie en la pauvreté selon l'esprit ». Et l'auteur en montre « l'ineffable rencontre dans le mariage de la Vierge et dans sa maternité, dans son silence et dans sa compassion, dans son culte enfin, et dans les dogmes qui la font vivre en l'Église. On verra que partout la source de sa grandeur est dans l'altruisme total de son être et de sa vie, et que si elle est par excellence le *Siège de la Sagesse*, c'est qu'elle est dans un sens unique la *Femme Pauvre*, qui est entrée plus qu'aucune autre dans les abîmes de la première Béatitude... »

Je m'excuse de ne pouvoir rendre, même en citant, le

(1) *Notre-Dame de la Sagesse*, par Maurice Zundel. Les Cahiers de la Vierge, n° 12, Juvisy, Éditions du Cerf, 1935.

rayonnement heureux de cette pensée contemplative et ses éclats de poète. Voici le *Verbe silencieux* : « silencieux parce que tout intérieur à son Principe et n'exprimant que Lui dans un dépouillement foncier de soi-même : une note entièrement pure, écho translucide d'une émission virginale, extase de lumière qui chante la lumière, vivante harmonie où rien ne détonne, clameur subsistante où tout l'être n'est qu'un cri : *Abba, Pater!* ». Et Marie « disciple du Verbe, qui garde dans son cœur toutes les paroles de son Fils... Elle, le vivant tabernacle et l'éternel reposoir, Elle enfin : *Hágia Sigé*, la Basilique du Silence ».

Je préfère ces belles images à l'essai de transposer dans l'absolu divin le concept moral d'*altruisme* : chez les Trois Personnes, « le Moi ne se distingue d'autrui qu'en se rapportant tout entier à lui, par une ineffable désappropriation qui fait de chaque Personne un vivant altruisme ». Je vous entends. Mais l'austère concept de relation a de quoi justifier les préférences du théologien, quand il s'agit de balbutier « le constitutif formel, la raison déterminante de la vie personnelle » en Dieu. Peut-être ferons-nous bien de laisser à la Pauvreté ses livrées créées : c'est chez nous que la sainteté et la sagesse est total effacement en Dieu :

comme la Femme Pauvre
qui porte dans son cœur
l'éternelle Sagesse d'où procède l'Amour.

NOTRE-DAME DE LIESSE (1).

Ce splendide album, digne mémorial des fêtes de juillet 1934 à Liesse, donne un compte rendu fort intéressant de la préparation matérielle et spirituelle de ces solennités mariales; on y trouvera d'utiles suggestions pour d'autres solennités religieuses. On remarquera, dans la célébration même, l'heureux concours de l'*enseignement* et des *cérémonies liturgiques*; le rapport de M. le Ch. Boucher donne, plus loin, le

(1) Notre-Dame de Liesse, *Huitième Centenaire, Troisième Congrès marial.* Compte rendu des fêtes et rapports. 1 vol. (20,5×24,5), 274 pp., 3 hors texte couleurs, nombreuses photographies. Prix : 52 fr. 50. Paris, Casterman, 1935.

détail du « triduum marial » pratiqué dans chaque doyenné du diocèse de Chartres, dont l'idée inspira les organisateurs du centenaire.

Mais ce volume contient surtout le texte complet des discours et rapports prononcés à cette occasion par d'éminents orateurs, évêques, prêtres des deux clergés, historiens, critiques d'art; l'ensemble offre une remarquable somme doctrinale et pratique de la dévotion à *Marie, Cause de notre joie.*

Entre tant de travaux, de lecture agréable et féconde, nous nous permettons de signaler la conférence du R. P. Louis de la Trinité, Provincial des Carmes déchaussés, sur *Marie, Cause de notre joie par sa médiation.*

Il précise d'abord, en théologien pur, les termes de son sujet : joie de la charité, cause médiatrice; puis il définit la plénitude de joie de Marie, mesurée par la grâce de l'Immaculée Conception. Et pour mieux pénétrer ce savoureux mystère, il recourt à la doctrine de saint Jean de la Croix sur les onctions spirituelles, effets délicats du Saint-Esprit dans l'âme qu'il prépare à la grâce d'union : « Celui qui est l'Onction Spirituelle au sein des Trois a prodigué à Marie... ses onctions les plus admirables de douceur et de suavité. L'onction de joie, premier effet de l'onction de charité, règne comme cette dernière en l'âme de la servante du Seigneur, et, quand elle magnifie le Seigneur..., nous pouvons nous incliner très bas et vénérer avec une crainte toute filiale le consolant mystère de la Joie de Marie, cette Onction de Joie surabondante dont dériveront... comme d'une source pure et féconde, toutes nos joies... »

Dès lors, à la clarté du principe de la médiation universelle de grâce, propre à Marie, illustré et soutenu par l'image du *Col mystique*, il montre « comment incessamment Marie se mêle à toutes nos joies spirituelles, à titre de Mère de la divine grâce, disons mieux... à titre de Mère de la divine joie, ainsi que nous l'avons saluée avec le vieux liturgiste carmélitain : *Mater plena sanctæ lætitiæ* ».

Mais on ne résume pas une œuvre aussi pleine, aussi ferme et d' « onction » aussi pénétrante. Nous voulions seulement, par cet exemple, donner le goût de puiser aux richesses de ce précieux recueil.

STATIONS AUX « NOTRE-DAME » DE PARIS.

« Ceux qui n'aiment pas courir le monde, les Parisiens qui ne respirent qu'à Paris, y sont libres de mener la vie de pèlerins. De Montmartre à Notre-Dame-des-Victoires, ils peuvent aller et venir comme une balle docile aux mains du Christ et de sa Mère. » C'est par ce texte de Mauriac que M. l'abbé David nous introduit à son ingénieux dessein de présenter aux Parisiens « les mystères terrestres et célestes de Notre-Dame dans le décor aimé de nos paroisses mariales (1) ».

Depuis l'Immaculée-Conception jusqu'à ses modernes apparitions, toute la vie de la Sainte Vierge est évoquée, au long d'un pèlerinage aux trente et une églises paroissiales de la capitale dédiées à Marie en l'un de ses mystères. Une « station » pour chaque jour du mois de Marie. La doctrine, la piété forte et tendre de notre guide s'insinuent discrètement parmi les souvenirs d'art et d'histoire. « Ce n'est pas, explique-t-il, un guide du Paris marial d'hier et d'aujourd'hui que je mets dans tes mains. Mais puisque ces églises ont leur histoire que leur titre consacre, comment ne pas en avoir la curiosité ou se refuser à la connaître? Ces souvenirs seront pour nous les distractions permises aux pèlerins en route vers un sanctuaire, les jalons marquant les différentes étapes de la destinée magnifique de la Vierge, les chaînons du chapelet de nos louanges et de nos prières à son nom tendrement aimé. »

Je ne sais quel accueil feront les Parisiens à ce léger et charmant volume. Mais j'imagine assez bien le bonheur des jeunes étudiants venus de la province ou de l'étranger, guidés par lui aux sanctuaires de Marie dans la capitale. Que j'eusse aimé l'avoir en mains, il y a quinze ans! Et combien je comprends la bénédiction chaleureuse qu'il a reçu de S. Ém. le Cardinal Verdier, qui jadis nous initiait aux pieux trésors des églises de Paris.

fr. H. DONDAINE, O. P.

(1) Abbé ALPHONSE DAVID, *Stations aux « Notre-Dame » de Paris*, lettre-préface de S. Em. le Cardinal Verdier. Desclée de Brouwer et Cie, 1936. 1 vol. in-12, de 268 p. Prix : 10 fr.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN ET FILS. — LIGUGÉ (Vienne)